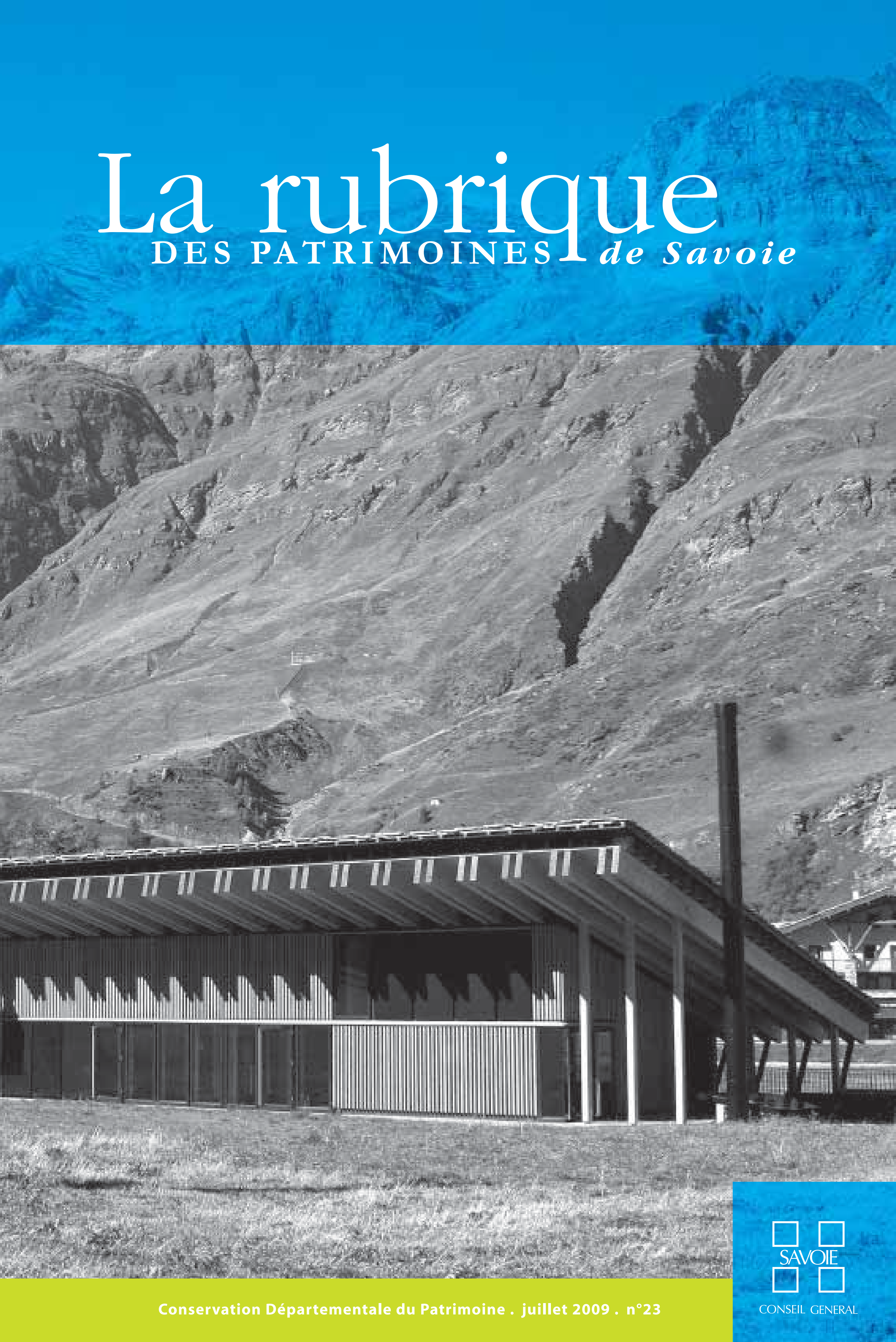


La rubrique DES PATRIMOINES *de Savoie*

Conservation Départementale du Patrimoine . juillet 2009 . n°23

SAVOIE
CONSEIL GENERAL

éditorial

La Rubrique 23

Conseil général de la Savoie
Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, BP 1802
73018 Chambéry cédex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
Fax (00-33-4) 04 79 70 63 01
E-mail cdp@cg73.fr



ESPACE NORDIQUE À BESSANS, TECTONIQUES

Directeur de la Publication
HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef
PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Affaires culturelles
PHILIPPE VEYRINAS, Directeur Développement culturel
JEAN LUQUET, Directeur Archives et Patrimoine

Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie
FRANÇOISE BALLET, conservateur en chef du patrimoine

PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur du patrimoine
JEAN-FRANÇOIS LAURENCEAU, attaché de conservation
SANDRINE VUILLERMET, assistante qualifiée de conservation
VINCIANE NÉEL, assistante de conservation
FRANÇOISE CANIZAR, rédacteur en chef
ODILE REBOUILLAT, rédacteur
CATHERINE BOULOUFFE, secrétaire
CAROLINE CHABERT-LANFANT, secrétaire

Crédit photographique
CAUE de la Savoie (couverture)
Jérôme Daviet, CDP (page 3)
Jean-François Laurenceau, CDP (pages 4 à 7)
Musée-château d'Annecy (pages 8 et 9)
Archives départementales de la Savoie (pages 10 et 11)
Centre Camille Jullian, CNRS (pages 12 et 13)
Philippe Raffaelli, CDP (page 13)
Musée de Brou, Musée diocésain d'Art sacré de Suse, Fondazione Torino Musei, Musée d'art et d'histoire de Fribourg, Palazzo Madama, Torino, Musées d'art et d'histoire de Chambéry (pages 14 et 15)
CAUE de la Savoie (pages 16 et 17)
V.O. Communication, Parc national de la Vanoise, J. Jourdan, R. Jordana, V. Ristelhueber, Musées d'art et d'histoire de Chambéry (pages 18 et 19)
Jean-François Grange-Chavanis, AEC Lyon (pages 20 et 21)
Musées d'art et d'histoire de Chambéry (page 21)
Jean Maret, Michel Tissut, Françoise Ballet, CDP (pages 22 et 23)
Yannick Milleret, CDP (page 24)
Illustria, Genève Patek Philippe Museum, Fage éditions (page 25)
Conseil général de la Haute-Savoie, Musée Jean-Jacques Rousseau, Montmorency (pages 26 et 27)
Anne Bozonier, commune de Saint-Christophe-la-Grotte, Jean-François Laurenceau, CDP (pages 28 et 29)
CIO/ le Musée Olympique, Museo della Montagna, Torino (page 30)

SAVOIE
CONSEIL GENERAL

Réalisation le cicero
Dépôt légal 3e trimestre 2009
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

La *Rubrique des patrimoines* voudrait à nouveau montrer à ses lecteurs toutes les dimensions des politiques du patrimoine, leur complémentarité et les enjeux qu'elles représentent pour nos territoires.

Une belle illustration de cette richesse thématique est donnée avec quatre articles consacrés aux châteaux : le château des ducs de Savoie à Chambéry qui s'ouvre progressivement au public, les collections et le mobilier départemental qui sont indissociables de ce haut lieu des institutions et de l'histoire des Pays de Savoie, le musée-château d'Annecy, son histoire et ses collections et enfin la belle exposition qui y est présentée *« Avec vue sur le lac »*.

Cinq articles encore présentent les chantiers qui permettent, par le travail patient et rigoureux des spécialistes, d'ouvrir ce patrimoine au public : le chantier majeur de restauration de la grande façade de la cathédrale de Chambéry, une réalisation exceptionnelle par son ampleur, sa durée et sa difficulté technique. C'est aussi à une échelle infiniment plus modeste mais combien indispensable, l'intérêt des dernières découvertes archéologiques sur l'Antiquité ou la constitution des bases de données, l'une sur la sculpture médiévale, l'autre pour les bibliothèques historiques et enfin l'inventaire du patrimoine hydraulique mené en commun par les deux départements de Haute-Savoie et Savoie.

Deux territoires sont à l'honneur : l'Avant-Pays savoyard d'abord, avec le site des Echelles à Saint-Christophe-la-Grotte où l'accueil a été rénové de manière décisive et avec le petit patrimoine des tuileries, représentatif des spécificités de cet ancien pays-frontière. Le territoire de Tarentaise-Vanoise quant à lui met en œuvre avec l'aide du CAUE une charte architecturale et paysagère qui montre que l'innovation est possible dans le respect d'un héritage pluriséculaire.

Les enseignements tirés de ces initiatives multiples et l'intérêt collectif évident à les développer ont conduit le Département de la Savoie et la Ville de Chambéry à trouver au début juin 2009 un accord pour bâtir un véritable projet culturel et territorial sur l'Histoire et le Patrimoine de la Savoie, à partir du Musée savoisien dont la gestion serait transférée au Conseil général.

Un tel projet culturel suppose un diagnostic précis et partagé qui devra être établi avec les principaux partenaires et décideurs. D'ici la fin de l'année 2009, ce diagnostic permettra de dessiner les orientations principales du projet sur lesquelles ils devront se prononcer. Ces mêmes orientations serviront de fondement au *Programme scientifique et culturel* du musée, programme précis et détaillé tel qu'il est prévu par la législation pour les gestionnaires des collections labellisées « Musées de France ». Ce programme sera à établir et à approuver au cours de l'année 2010.

Les points-clés de ces orientations et du programme semblent s'imposer :

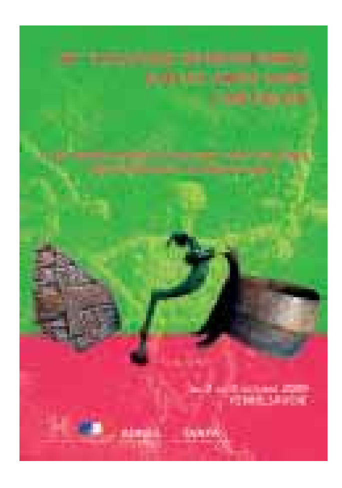
– valoriser l'histoire géopolitique originale des Pays de Savoie dans le contexte européen et sa dimension anthropologique,
– au-delà de l'ethnographie traditionnelle, ouvrir les musées sur les pratiques culturelles du XXIe siècle (technologies, savoirs, identités, spectacles) et les demandes des populations et des territoires,
– explorer l'histoire économique de la Savoie,
– révéler une société en mutation et ses enjeux.

La référence à l'Histoire, loin d'être un retour en arrière, est un moyen pédagogique, collectif et individuel, de prendre conscience que toujours les changements ont existé. Les sociétés et les territoires qui les ont le mieux vécus sont ceux qui ont su imaginer ces transformations non comme une rupture mais comme un processus continu et nécessaire. Une période de crise est à cet égard le moment où les choix et les priorités doivent être affirmés.

La Rubrique des patrimoines invite donc plus que jamais ses lecteurs à fréquenter les lieux de culture comme à les promouvoir auprès de nos visiteurs et de tous les habitants des Pays de Savoie.

Hervé Gaymard
Député, Président de l'Assemblée des Pays de Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Françoise Ballet ■ Anne Bozonier, association Anim'grotte, commune de Saint-Christophe-la-Grotte, 06 79 56 23 76, 04 79 36 65 95, info@animgrotte.com ■ Corinne Chorier, attachée de conservation, Conservatoire d'art et d'histoire de la Haute-Savoie, 04 50 51 87 03, corinne.chorier@cg74.fr ■ Sylvie Claus, conservateur du Patrimoine, directrice-adjointe des Archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 73, sylvie.claus@cg73.fr ■ Jérôme Daviet, assistant qualifié par intérim, CDP ■ Claire Grangé, directrice de la Maison des Jeux olympiques d'hiver, Albertville, 04 79 37 75 71, maisonjeuxolympiques@wanadoo.fr ■ Jean-François Grange-Chavanis, architecte en chef des Monuments historiques, 04 78 52 09 99, jfgc@aeclyon.com ■ Jean-François Laurenceau ■ Brigitte Liabeuf, directrice du Patrimoine et des Musées, conservatrice en chef du Musée-château, Annecy, 04 50 33 87 25, bliabeuf@agglo-annecy.fr ■ Bruno Lugaz, directeur du CAUE de la Savoie, 04 79 60 75 50, caue.savoie@libertysurf.fr ■ Jean Luquet ■ Jean Maret et Michel Tissut, maretjean@yahoo.fr ■ Sophie Marin, assistante qualifiée de conservation, en charge des collections beaux-arts du Musée-Château d'Annecy, 04 50 33 87 30, smarin@agglo-annecy.fr ■ Carlotta Margarone et Elena Romanello, pour le groupe de travail Sculpture médiévale dans les Alpes, elenaromanello@libero.it, carlotta.margarone@fondazionetorinomusei.it ■ Yannick Milleret, chargé de mission, Inventaire du patrimoine hydraulique des Pays de Savoie, Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie ■ Vinciane Néel ■ Jean-Pierre Petit, CAUE de la Savoie, 04 79 60 75 50, caue.savoie@libertysurf.fr ■ Philippe Raffaelli ■ Bernard Rémy, professeur honoraire d'histoire romaine, Université de Grenoble, bernard.remy07@orange.fr ■



XIIe colloque Les Alpes dans l'Antiquité « Les manifestations du pouvoir dans les Alpes, de la Préhistoire au Moyen-Age »

Un comité scientifique composé d'archéologues français, suisses et italiens, réunis sous l'impulsion de la Société valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie (SVAPA) propose, tous les trois ans, un colloque sur *les Alpes dans l'Antiquité de la Préhistoire au Moyen-Age*. Chaque colloque développe une thématique particulière et se déroule alternativement dans chacun des trois pays hôtes. En 2009, c'est au tour de la France d'organiser le XIIe colloque et la Savoie a été choisie pour le mettre en place.

Au titre de membre du comité scientifique, Françoise Ballet, Conservation départementale du patrimoine de la Savoie, a été chargée de l'organiser avec la collaboration étroite de l'Association départementale pour la Recherche archéologique en Savoie (ADRAS), soutenue par le Département de la Savoie qui a une mission de diffusion des connaissances scientifiques et de l'actualité archéologique auprès du public.

Un riche programme de communications, auquel participe des archéologues savoyards, a été mis en place par le comité scientifique dont voici la trame générale :

« Les manifestations du pouvoir dans les Alpes, de la Préhistoire au Moyen-Age » – Modèles généraux et théorisation – Le pouvoir à travers les manifestations funéraires – Les symboles du pouvoir : objets, architecture… – Le contrôle de l'espace – Iconographie du pouvoir – Posters.

La Société valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie publie les actes des colloques sur *les Alpes dans l'Antiquité de la Préhistoire au Moyen-Age* dans son « Bulletin d'études préhistoriques et archéologiques alpines » dans l'année qui suit le colloque, ce qui est particulièrement remarquable.

Françoise Ballet

Contact
secrétariat du colloque
33 (0)4 79 70 63 65
2 au 4 octobre 2009 à Yenne

Un nouveau guide pour le « Réseau des musées et maisons thématiques »

Le *Réseau des musées et maisons thématiques*, créé en 2004 par le Conseil général et animé par la Conservation départementale du Patrimoine, s'est agrandi, en 2008, de nouvelles structures récemment ouvertes comme l'*Espace Alu* à Saint-Michel-de-Maurienne, la Chartreuse d'Aillon-maison du patrimoine des Bauges ou encore le Centre d'interprétation du patrimoine fortifié des Forts de l'Esseillon, à la Redoute Marie-Thérèse, à Avrieux… L'occasion était donnée d'actualiser le guide et de le concevoir dans le cadre de la nouvelle charte graphique culturelle départementale mise en place en 2008. Ce nouveau guide présente, au fil des territoires, les 21 structures qui composent désormais le Réseau.

Un effort a été fait pour donner plus d'indications techniques et offrir au public étranger des éléments de lecture en italien et en anglais. Pour une meilleure lisibilité, le nouveau guide ne comporte plus que les membres du réseau départemental.

Le *pass musée*, destiné à faciliter la fréquentation par des tarifs privilégiés, est placé en fin de guide et peut être ou non détaché selon la préférence de chacun.

Guide et pass ont pour objectif de permettre au plus grand nombre, habitants comme touristes, de découvrir les richesses patrimoniales de la Savoie exposées dans les musées ou maisons thématiques et d'en montrer la diversité et l'originalité.

Françoise Ballet

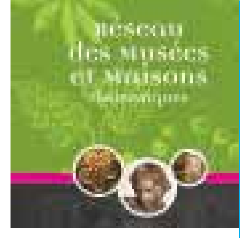
La Tuilerie Fontaine, une nouveauté Itinéraires remarquables en Avant-Pays Savoyard

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, la commune de La Balme connaissait une importante production de tuiles. Le four de l'ancienne Tuilerie Fontaine situé près du hameau des Marnots est un des derniers témoignages de cette ancienne activité. Entièrement restauré par la commune le site a désormais intégré l'*Itinéraire Remarquable n°3* par la pose de panneaux permettant aux nombreuses personnes circulant sur la nouvelle vélo-route de comprendre l'histoire et le fonctionnement de cette tuilerie artisanale (voir article p. 22 et 23).

La Pyramide du Mont-Cenis

La nouvelle muséographie du musée de la Pyramide a été inaugurée le 4 juillet 2009 ; elle permet de redécouvrir l'histoire et la vie du col du Mont-Cenis, porte millénaire des Alpes, sur de nouveaux supports tout en améliorant l'accessibilité du public (à lire dans le prochain numéro). Ouvert tous les jours du 15 juin au 15 septembre de 10h à 12h30 et de 13h30 à 18h, Plan des Fontainettes, Lanslebourg-Mont-Cenis – tél 04 79 64 08 48.





ACTUALITÉS PATRIMOINE

Itinéraires remarquables, un nouveau parcours en Val d'Arly, Beaufortain et Haute-Tarentaise

Le Conseil général poursuit la politique de valorisation et de promotion du patrimoine par les *Itinéraires remarquables des sites, monuments et personnages célèbres*, créés en 2004. C'est en collaboration avec le Pays d'Art et d'Histoire des Hautes vallées de Savoie que la Conservation départementale du Patrimoine a élaboré ce nouvel itinéraire mettant en lien trois vallées de montagne bien distinctes mais ayant toujours entretenu des échanges par les cols alpins. Ce cheminement, de bourgs en monuments, a pour ambition de permettre à tous de découvrir les mutations de ces territoires de frontière et de passage marqué par l'élevage laitier qui a su se tourner vers le tourisme, l'industrie et l'hydroélectricité sans se départir de son identité. Quelques exemples à découvrir au fil de ce nouvel itinéraire : Ugine, du bourg médiéval à la cité métallurgique – Flumet, carrefour entre Savoie et Faucigny – Les Saisies, une station Olympique – Beaufort-sur-Doron, un bourg commerçant – Les Chapieux, sur la route des Vaudois – Roger Frison-Roche et le Beaufortain, Paul Girod et Maurice Braillard une vision du logement ouvrier, Jean-François Ducis académicien originaire de Hauteluce ou encore la ligne Maginot des Alpes à Bourg-Saint-Maurice…

Jérôme Daviet



le château, la Savoie, dix siècles d'histoire

exposition dans l'ancienne Chambre des comptes



ACTUALITÉS PATRIMOINE

visite libre
JUILLET-AOÛT
tous les jours (sauf mardi) 10h30-18h
DU 1er SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE
mercredi, jeudi et vendredi, 13h30-18h
samedi et dimanche, 10h30-18h



Dans le cadre du projet de valorisation du château des ducs de Savoie, le Conseil général a inauguré le 13 février dernier l'exposition « *Le château, la Savoie, dix siècles d'histoire* » dans les salles récemment rénovées de l'ancienne Chambre des comptes situées au cœur de l'Aile dite historique. Cette première manifestation présente, jusqu'au 11 octobre prochain, au plus large public, l'histoire même de ce monument emblématique, tour à tour, château-fort seigneurial, palais résidentiel princier puis royal, château national, monument historique et siège des administrations qui s'y sont succédé du Moyen Âge à aujourd'hui.

L'enjeu de cette première étape de valorisation était de redonner au public un accès libre, par la Porterie, à cette partie ancienne du château, tout en prenant en compte les exigences de sécurité du Plan Vigipirate pour les bâtiments officiels. La *Porte de la Herse* a donc été sécurisée par un nouveau dispositif à l'emplacement de la herse initiale en accord avec la Préfecture et la Conservation régionale des Monuments historiques.

Il paraissait naturel que l'ouverture de cet espace culturel départemental dédié aux expositions temporaires thématiques et aux animations culturelles, au plus près de l'actualité des patrimoines de Savoie, soit en primeur consacrée à la préfiguration d'un centre d'interprétation du château. Cet aménagement permanent dont l'implantation est actuellement étudiée dans le cadre de l'établissement d'un *schéma directeur général* pour la valorisation du château des ducs de Savoie confié conjointement par la Préfecture et le Conseil général à Monsieur Jean-François Grange-Chavanis, Architecte en chef des Monuments historiques, devrait constituer dans les prochaines années une étape essentielle de la valorisation de l'Aile dite historique du château.

Cette première exposition a donc été conçue par la Conservation départementale du patrimoine afin de proposer au public la découverte de la longue évolution – pas moins de dix siècles – de ce monument à l'architecture complexe au cœur de la ville de Chambéry et à l'origine de son essor. Son concept, pour tous les publics, à mi-chemin entre exposition de musée et centre d'interprétation, est celui d'un parcours muséographique et didactique s'appuyant sur une sélection significative d'objets de collection et de documents d'archives originaux ou fac-similés grâce au concours des Archives départementales de la Savoie, de l'Archivio di Stato di Torino, des Musées et de la Médiathèque de Chambéry, de la Bibliothèque municipale de Lyon, du Musée de la Malmaison, de la Fondation d'Hautecombe et de prêteurs privés. Manuscrits sur parchemin ou sur papier, rouleaux de compte ou registres, dessins, aquarelles, estampes, peintures, sceaux, cartes rythment les six modules chronologiques et thématiques retenus. Le château médiéval, le château moderne, le château national, la Sainte-Chapelle, la Maison de Savoie, la Chambre des comptes offrent aux visiteurs des éléments d'interprétation du monument, à partir d'une abondante iconographie et de deux maquettes, l'une représentant le château actuel, l'autre le château à la fin du XVIe siècle dans tout son développement médiéval.

Lors de l'inauguration de la Chambre des comptes, le 13 février 2009.



[ci-contre et en bas] Vues de l'exposition, commissariat Conservation départementale du patrimoine, scénographie Fabienne Burdin, architecte, réalisation neWaru, conseil en communication.

[ci-dessous] Maquette du château actuel, atelier Jay-Gonthier.

Les sources historiques et iconographiques, rassemblées ici et mises en valeur par la muséographie, invitent à l'observation critique pour mieux appréhender le développement architectural du château au cours des différentes périodes, en l'état des connaissances archéologiques et historiques actuelles. Il reste toutefois encore à étudier précisément les grands chantiers médiévaux qui ont complètement modifié la Poype initiale et l'ensemble des édifices constituant son donjon, de la première moitié du XIVe siècle au XVe siècle puis l'impact des constructions modernes et contemporaines sur les bâtiments médiévaux La muséographie s'est efforcée de donner aux visiteurs une vision d'ensemble du château, y compris des parties non accessibles au public, leurs permettant de se repérer avant ou après sa découverte partielle lors des visites guidées proposées par les guides-conférenciers de la Ville d'art et d'histoire de Chambéry. Pour le jeune public, un parcours spécifique de l'exposition avec un livret d'accompagnement a été conçu.

Œuvres et documents originaux ou fac-similés sont également autant de clefs de lecture pour replacer le monument dans son contexte historique complexe et bien souvent méconnu, à la fois alpin et européen, celui des anciens États de Savoie, *Deçà et Delà-les-monts*, mais aussi national et départemental, celui du Rattachement de Nice et de la Savoie à la France. Le public peut ainsi découvrir ou redécouvrir un élément majeur du patrimoine alpin inscrit depuis dix siècles dans l'histoire de la Savoie et de Chambéry.

Enfin, l'exposition a fait l'objet d'un partenariat avec le Service animation de la Ville d'art et d'histoire de Chambéry et les guides-conférenciers dans le cadre de l'amélioration des visites guidées du château et notamment de l'accueil des groupes et des ateliers scolaires en devenant un point focal au départ du parcours de visite.

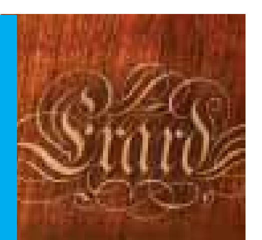
Philippe Raffaelli





les collections mobilières

du château des ducs de Savoie



COLLECTIONS DÉPARTEMENTALES

Quelle surprise pour le public, pénétrant pour la première fois dans les Salons d'honneur et la Salle des délibérations, ou dans d'autres espaces plus secrets du château, d'y découvrir un décor et un mobilier historique préservés ! S'y trouve en effet un curieux mélange de styles accumulés au cours de l'histoire mouvementée de la Savoie, dont la constitution, plutôt que la rareté, fait la valeur, bien qu'il ne subsiste au château presque aucun objet présent antérieurement à la période révolutionnaire. Méconnu, peu considéré durant des décennies, usé par l'intense occupation administrative des lieux, ce mobilier original n'en constitue pas moins une richesse patrimoniale, que la multiplicité des usagers, propriétaires et statuts rend complexe à préserver.

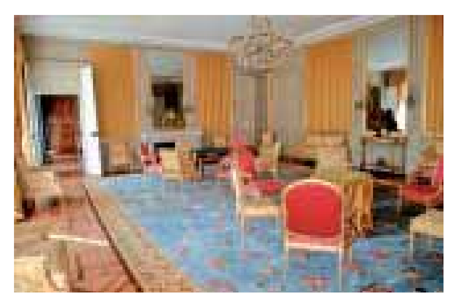
Une succession d'inventaires

Plusieurs inventaires et rapports, conservés aux Archives nationales et aux Archives départementales, éclairent les modes d'entrée de ce mobilier. Du premier, en 1414, au dernier, réalisé à la suite de l'incendie du 1er novembre 1997, ils se sont succédé en une longue litanie de listes dont la disparité corrobore la règle d'un renouvellement continu des meubles d'usage, pris dans le tourbillon des réaffectations et des chantiers successifs. Le mobilier y est décrit de façon sommaire et si les localisations mentionnées au sein de l'édifice sont parfois très précises, elles n'ont plus cours au récolement suivant. L'étude de ces documents permet de distinguer deux grands ensembles cohérents. L'un constitué des meubles et des œuvres d'art à caractère historique, comprenant les dépôts. L'autre, constitué des acquisitions auprès d'artistes contemporains, depuis la seconde moitié du XXe siècle. Ces oeuvres ont été portées à l'inventaire du Musée Savoisien jusqu'en 1981. Fréquemment déplacées, elles font l'objet d'un suivi particulier.
Si le décret du 19 décembre 1860 concède le château « *gratuitement et en toute propriété au Département de la Savoie* », celui du 14 février 1861 ne précise qu'une courte liste de meubles revenant à l'État. Il s'agit du rare mobilier de salon signé Georges Jacob, du lit et des fauteuils cabriolet signés Jean-Jacques Pothier, des moulures de bois doré encadrant les glaces du Salon jaune et de quelques autres éléments. Juliette Niclausse, conseiller technique au Mobilier national, remet en 1959 un rapport d'étude parfaitement documenté sur ce mobilier de qualité exceptionnelle acquis en 1806, qui conduira au classement de l'ensemble ainsi qu'à l'inscription à la liste complémentaire du Mobilier national [1].
Des dépôts d'œuvres d'art de qualité sont consentis par l'Etat, les musées nationaux et les musées de Chambéry au Préfet ou au Président du Conseil général.
Le Mobilier national est le déposant des cinq tapisseries de la Salle des délibérations du Conseil général. Le Musée du Louvre a procédé en 2002 au récolement des cinq peintures déposées à la Préfecture le 26 août 1867, trois sont aux murs de l'Escalier d'honneur, une grande toile a disparu depuis plusieurs décennies et la dernière, *L'enlèvement d'Orythie par Borée* de François-André Vincent, a quitté l'appartement de la Préfecture pour rejoindre le musée de Rennes en 2008. Le Centre national des arts plastiques a procédé au récolement des œuvres placées sous son autorité en novembre 2008 : statue de Diane en marbre déposée en 1920, statue *La Science*, au Conseil général depuis 1936 et provenant du musée du Trocadéro, statue du Prince impérial par François Carpeaux, depuis 1869, peintures de Léon Fauche, de Louis Petit, de Jeanne Thil, en 1920, et malheureusement quelques absences ; enfin, les musées de Chambéry, déposants pour la glace et la console à l'italienne de la Salle à manger, un guéridon, un plâtre de Diane à la biche, un autre de la Diane de Gabiès et l'ensemble des toiles des Salons d'honneur. À noter aussi plusieurs toiles, propriété du Conseil général, couchées sur l'inventaire de la Conservation départementale du patrimoine : œuvres de François Cachoud, Anselme Boix-Vives, Johanny Drevet, Emile Godchaux.
Les autres collections abritées au château sont constituées du mobilier de la Sainte-Chapelle, propriété du Conseil général et affecté au culte, en partie classé au titre des Monuments historiques et du mobilier, propriété de l'Académie de Savoie, installée au château depuis 1874.
Une base de données est en cours d'actualisation par la Conservation départementale du patrimoine à partir de l'inventaire établi en 1986 par Dominique Richard, conservateur du patrimoine. Encore incomplète puisqu'elle ne recense pas l'ensemble des localisations du château, elle rassemble plus d'une centaine de meubles, autant d'œuvres d'art ou d'objets décoratifs. Plusieurs sont protégés au titre des Monuments historiques, quelques dizaines sont en dépôt. Notons aussi 35 armes blanches de collection, et environ 250 œuvres d'art contemporain.

Une situation complexe

Si le propriétaire a été identifié par les recherches menées sur le mobilier précieux des maîtres-ébénistes Jacob et Pothier, la question de la dévolution reste cependant ouverte pour les autres objets classés au titre des Monuments historiques, dont il n'est évidemment pas fait mention dans le







[en haut] Dans l'Escalier d'honneur.

[ci-dessus] Vue du Salon jaune et de son mobilier, Salons d'honneur.

[à droite] *Deux amants s'unissent à l'autel de l'hymen*, 1774, Joseph-Marie Vien, dépôt de l'État, Musée du Louvre, 26 août 1867, Escalier d'honneur.

décret du 14 février 1861. La situation n'a pas été éclaircie lors de la Décentralisation, Les arrêtés de protection, désignent le château comme « Préfecture », le propriétaire étant en fait le Conseil général, alors que du mobilier mentionné « propriété du Département » pourrait être propriété de l'Etat. Hormis ce décret, les actes anciens ou récents d'affectation ne font aucunement mention du mobilier, malgré sa qualité, si ce n'est par extension en laissant entendre que appartements et cabinets sont meublés [2]. Le château est divisé en espaces aux usages distincts : services du Conseil général, services de la Préfecture et parties privatives du Préfet, Salons d'honneur communs, Sainte-Chapelle, Académie de Savoie, Tour trésorerie à l'usage des guides-conférenciers de la Ville d'art et d'histoire, tous abritent un mobilier historique qui reste pourtant le grand oublié des conventions régissant l'affectation des pièces du château. Sa seule protection réelle est la tradition et le comportement de ses usagers. Que l'immeuble soit classé Monument historique depuis 1881 ne procure pas de protection particulière au mobilier : la règle de la domanialité publique ne semble pas s'appliquer à ces collections non indispensables à la bonne marche des services. Il paraît néanmoins saugrenu de les considérer au même titre que du simple mobilier de bureau, mais aucun texte ne protège ces collections de manière particulière. Il faut considérer selon l'usage qu'en l'absence de documents contradictoires, le propriétaire de l'immeuble est propriétaire du mobilier. Ainsi, à l'exclusion des propriétés de l'Etat, des dépôts et des propriétés privées, l'ensemble du mobilier historique serait constitutif d'une collection départementale indissociable du château des ducs de Savoie.

La collection

Cette collection, comprend de très nombreux meubles, objets décoratifs et œuvres d'art, acquis pour la plupart sous le Premier Empire et peu après 1860. Dans les Salons d'honneur, plusieurs objets de la collection départementale retiennent l'attention. Ainsi le piano Erard, qu'une expertise récente du Musée de la musique date de 1855, les quatorze fauteuils Directoire numérotés en 1814, en cours de restauration, les banquettes, consoles en noyer et leurs glaces, les sièges au dauphin ou à la palmette, la table à jeu en acajou du XVIIIe siècle, la commode en bois de rose, qui tous portent la marque au feu « *GS* », apposée sous la Restauration sarde. Mais aussi les luminaires en laiton doré, acquis en 1805, quatre buffets et commodes de style Boulle, des horloges, des bustes, des statuettes, des glaces, des sièges, dont l'histoire est liée au château. La Tour trésorerie abrite une grande généalogie de la « *Royale Maison de Savoye* », inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques, restaurée en 2007 et une maquette du château par le marquis de Lannoy de Bissy, mais aussi un banc-coffre aux armes de Savoie, qu'il faut rapprocher des six chaises placées en haut de l'Escalier d'honneur. Ce mobilier, dont la date d'entrée est antérieure à 1876, présente le caractère remarquable d'être identique à celui récemment inventorié au château de Clermont, propriété du Conseil général de la Haute-Savoie [3]. Au Conseil général, sont conservés une grande banquette Premier Empire restaurée en 2008, un buffet Second Empire au bar des salles de commissions, et des peintures de petits maîtres savoyards. Le mobilier mis à disposition de la Préfecture constitue la majeure partie de la collection, citons plusieurs armoires, lits, consoles, tables, commodes, tapis, sièges, glaces, pendules, luminaires, de nombreuses estampes, cartes, aquarelles, une collection d'armes blanches, etc. Distinguons un bureau double face, à l'usage du Préfet, affecté au « *secrétaire de SM* » sur l'inventaire de 1830, deux armoires XVIIe siècle aux portes ornées de scènes bibliques, deux aquarelles d'Eugène Boudin, des estampes de Jean-Baptiste Isabey, Thomas Sutherland, Henry William Burnbury, Jean-Baptiste Nolin, Nicola Sanson d'Abbeville, Jean de Ram, Gian-Tomaso Borgonio.

Constat d'état et conservation

Cette collection a souffert du manque de considération de son intérêt patrimonial. Le suivi de conservation en est rendu urgent par le vieillissement même du mobilier. Conserver est un défi contre le temps, que nous devons relever pour préserver et transmettre ces richesses qui ont traversé l'Histoire. Le XXe siècle a connu une érosion lente mais continue, faite d'usure, de casse, de pertes, de disparitions, souvent par ignorance. L'exemple récent de l'incendie du 1er novembre 1997 en est une autre illustration : on déplore la perte d'une quantité indéterminée de beaux meubles, brûlés, et de plusieurs tapis anciens. Les problèmes de conservation, liés aux suites de cet incendie, ont été multiples. Les facteurs de vieillissement auxquels ce mobilier est exposé sont, en plus de l'excès de lumière et des variations climatiques, liés à l'usage : salissures, usures, rayures et décollements, en témoignent. Les petits accidents, les fissures, les casses, les réparations de fortune ou les nettoyages inadaptés sont autant de causes qui en altèrent l'aspect et l'authenticité. Quand il ne s'agit pas d'altération structurelle des matériaux : décoloration, oxydation, fragilisation mécanique. À la différence des objets de musée, ceux du château ont une vie mouvementée et certains subissent un usage intensif, malgré leur âge, victimes d'une dégradation rapide que les entretiens ont peine à contenir. Aussi les opérations de conservation-restauration à mettre en œuvre s'avèrent souvent des interventions lourdes.

La gestion de cette collection est rendue difficile par sa dispersion dans des lieux à l'accès réglementé, parfois extérieurs au château, par des mouvements assez fréquents et par le nombre des tutelles et des usagers. Un récolement et un constat d'état réalisés dans les règles de l'art sont ainsi les premiers chantiers à élaborer avec l'ensemble des partenaires. De tels outils serviront à définir un programme de conservation et de restauration, à la mise en place de règles d'intervention claires, à l'élaboration d'un plan d'évacuation et de mise en sécurité.





Vue d'une chambre d'honneur et de son mobilier XVIIIe siècle.

L'entretien du monument qu'est le château passe aussi par celui de son mobilier, et au même titre que les architectes pour le bâtiment, les spécialistes en conservation-restauration sont désormais appelés à être consultés pour la sauvegarde de cette collection qui n'est pas un dû de l'Histoire à notre siècle. Son existence est fragile. Les dépôts de collections publiques consentis ne sont pas acquis et peuvent prendre fin pour défaut de conservation, d'entretien ou de présentation au public.

Sans transformer le château en musée, nous considérons aujourd'hui ce mobilier comme *la collection du château des ducs de Savoie*, un patrimoine historique unique. En offrant un statut de protection à tout ce qui le mérite, en élaborant des procédures de gestion, de conservation et de contrôle, en réglant l'usage et l'entretien du mobilier par convention. Ces mesures prendront corps avec la coordination des actions et la participation de tous les partenaires, travaillant en concertation à la préservation et à l'enrichissement du patrimoine du château.

Jean-François Laurenceau

Notes

1. Voir *Rubrique* n°1, p.3 à 5, article de Laurent Hugues.
2. Voir *Jeannine Fillard*, TER sous la direction d'André Palluel-Guillard, Centre universitaire de Savoie, 1974.
3. Voir *Rubrique* n°22, p.8 et 9, article de Sophie Carette.



[ci-dessus] Marque au feu du Gouvernement de Savoie, Restauration sarde, inventaire de 1816.

[à gauche] Détail d'un canapé Empire, Salons d'honneur.

hériter d'une histoire[1]

le cas du musée d'Annecy 1842-1933 (première partie)

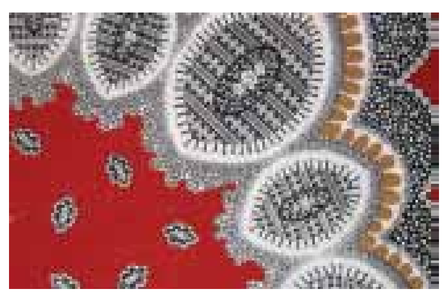


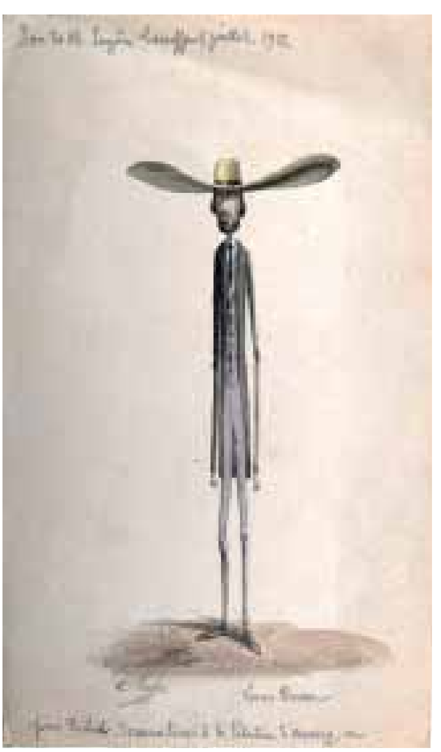
MUSÉES

[ci-dessus] Echantillons de matières premières, manufacture de papier de Cran, v. 1870.

[ci-dessous] Indienne, manufacture de coton Laueffer, v. 1870.

[en bas] Caricature de Louis Revon, L. Richer, fin XIXe siècle.





Durant près d'un siècle (de 1842 à 1945), l'évolution[2] du Musée d'Annecy suit les grandes tendances de l'histoire muséale, passant du cabinet de curiosités au musée de Jules Ferry vers 1880 puis au musée de folklore et de beaux-arts à partir des années 30.
Dès 1953 cependant, avec le transfert de l'Hôtel de ville au château, s'ouvre une période de rupture, hors des évolutions muséales classiques, se traduisant par une remise en question régulière des orientations durant près de quarante ans et aboutissant à une impression de chantier permanent.

Du cabinet de curiosités, appendice de la bibliothèque au musée-école Les origines (1798/1842-1851)

La première mention d'un musée à Annecy remonte à 1798 (26 Prairial an VI) : il s'agit alors d'un projet de musée de peintures à partir de collections de 133 tableaux regroupés à l'Evêché (provenant selon toute vraisemblance de la mise à disposition de biens ecclésiastiques selon les vœux de la Constituante de 1789).[3] Ce projet reste sans suite. Et ce sont a priori les Musées de la ville de Genève, nouvellement française, qui, en 1801, bénéficient des largesses du Ministère de l'Intérieur chargé de répartir les prises de guerre de la Révolution et du Consulat (Loi Chaptal).
Il n'est plus question de Musée jusqu'en 1842 date à laquelle l'Abbé Favre, professeur au collège Chappuisien et bibliothécaire de la bibliothèque publique d'Annecy (qui existe depuis 1748) offre ses collections à la ville pour former un cabinet d'histoire naturelle et d'archéologie. « *Il est clair qu'un semblable établissement est l'appendice nécessaire d'une bibliothèque publique* » exprime-t-il dans une note. Le musée est installé provisoirement dans la salle de la bibliothèque en attendant un local dans le nouvel hôtel de ville en cours de construction dès 1846.
Le Museum de 1842 se compose de collections d'insectes, d'œufs, de coquillages marins et terrestres, de fossiles et pétrifications, de minéraux, de médailles et monnaies diverses, et divers objets de curiosités (comme une momie égyptienne). L'objectif du Musée est « *d'exciter et alimenter l'amour de l'étude parmi la jeunesse* ».
À ces collections s'adjoignent rapidement celles d'Éloi Serand, jeune commerçant, collectionneur d'antiquités et de monnaies, passionné d'histoire et d'archéologie : il donne ses collections au Musée en 1844.[4] Et pour le remercier la Ville le nomme en 1850 conservateur honoraire et bibliothécaire adjoint.

Outre sa qualité de donateur-conservateur, Éloi Serand crée quelques années plus tard, le 11 juin 1851, « *l'Académie Florimontane* pour le progrès, l'encouragement des sciences, des arts et des métiers ». Cette Académie se veut ouverte à tous et souhaite mettre à la portée de tous « *les idées justes, raisonnables, utiles et pratiques* », « *provoquer toutes améliorations possibles dans le domaine de l'économie, de l'hygiène et de la salubrité publique, ouvrir des cours pour l'instruction du peuple, aller à la recherche des aptitudes diverses…* »
Dès 1854, l'un de ses buts (outre la constitution d'une bibliothèque savoisienne) est de recueillir et de conserver au Musée de la Ville d'Annecy des « *objets anciens relatifs à l'histoire de la Savoie : monnaies et médailles, inscriptions, antiquités diverses et collections d'histoire naturelle dans toutes ses branches* » « *avec son application à l'industrie* » : « *c'est un champ vaste et encore peu exploré* ».

Le Musée à l'Hôtel de ville, l'ouverture au public (1849-1856)

Le déménagement dans les nouveaux locaux de l'Hôtel de Ville se déroule à partir de 1849 sous la houlette de Louis Bouvier, docteur (membre fondateur de la Florimontane), nommé par la Ville pour trois ans. Parmi ses missions (classer, conserver et accroître les collections), lui incombe un cours gratuit d'histoire naturelle (on retrouve ici le souci pédagogique de la Florimontane).
Mais le Musée peine à s'installer dans ses nouveaux murs et la présentation des collections au public se fait à partir de 1856 seulement sous la direction d'un nouveau conservateur Gabriel de Mortillet[5] (1854-1857), géologue, anthropologue et conchyliologue, formé au Museum d'histoire naturelle de Paris. Il appartient à cette génération d'exilés politiques (comme le peintre Gabriel Loppé, ou l'écrivain Eugène Sue) contraints à l'exil en Suisse ou en Savoie après 1848.
Il gère le Musée durant trois ans et continue l'enrichissement des collections d'histoire naturelle et des antiquités. C'est l'époque des premières découvertes lacustres, des premières plongées à Duingt. S'il n'y a pas de classement dans les trois salles ouvertes au public, les collections sont présentées « *de la façon la plus agréable à la vue* ». La collection de lapidaires antiques est inaugurée en 1856 à l'occasion de la réunion à Annecy de la Société Savoisienne d'art et d'archéologie. Ce Musée lapidaire, « comme à Turin ou à Lyon »,[6] est installé dans la cour de l'Hôtel de Ville.

Louis Revon et le Musée-Ecole (1860-1884) « Musée cantonal » ?

En 1860, au moment du rattachement de la Savoie à la France, arrive à la tête de l'institution Louis Revon, que l'on peut considérer comme le véritable créateur du Musée.
Né de parents français, formé à Genève, il est recruté par la Florimontane pour être professeur de mathématiques et de physique dans le premier cours professionnel qui vient d'être fondé par la Ville et l'association. Collectionneur, il est aussi archéologue et ethnographe passionné. Péda-

gogue, il prône le *« musée-leçon de choses »* très proche de la notion de *« Musée cantonal »* développé par Edmond Groult en Normandie.[7] Principe que l'on retrouve quelques années plus tard dans les circulaires ministérielles de Jules Ferry : *« Le Musée est un nouveau moyen d'instruction »*.

Louis Revon publie en 1867 une *« étude sur l'enseignement par les affiches et les tableaux »* et en 1868 *« L'instruction publique en Haute-Savoie »*. Il édite une affiche intitulée *« le musée de l'école »*, adoptée dans les écoles du canton de Genève et des départements du Rhône et de la Savoie. Il organise dans les années 1870 des expositions scolaires avec une section *« l'enseignement au Musée »* et correspond avec de nombreuses écoles normales à qui il fait des envois de matériels archéologiques ou industriels.

Dans le Musée, cette priorité pédagogique transparaît. Il remplace le catalogue par des notices explicatives. À côté des œuvres d'art et des produits industriels, il place les matériaux, les instruments qui ont servi à les former.

Les collections locales (la Galerie de Savoie) sont distinguées des collections générales, ce qui vaut au Musée d'être considéré comme un modèle du genre pour tous les musées de province par Emile Blanchard[8] faisant, en 1862, une tournée dans 15 villes de l'Empire.

Le musée devient un résumé méthodique de l'histoire des arts, des sciences, des produits de la nature et de l'industrie. *« L'habitant du pays et l'étranger, le maître et l'élève peuvent faire sans guide un voyage instructif à travers les siècles et les diverses régions de la terre en parcourant les 18 salles du Musée d'Annecy »* (Revue Savoisienne, 1884). *« Les habitants de cette région apprendront de leur côté, par cet exemple, à regarder au dessus de l'ombre du clocher natal, afin de ne pas tomber dans cette croyance ennemie de tout progrès, qu'il n'y a de beau et de bon que le sol où l'on est né, qu'il n'y a d'utile que le métier ou la profession que l'on exerce »* (Louis Revon).

Les collections vont s'enrichir en mobilier archéologique issu de trouvailles terrestres et lacustres. C'est l'époque de l'invention du site de Boutae dans la plaine des Fins et des nombreuses découvertes dans les lacs de Suisse (Suisse alémanique, Jura) et de Savoie. Le conservateur annecien fait fréquemment échange de mobilier lacustre contre des produits industriels, avec André Perrin, conservateur à Chambéry à qui il réclame *« des lacustres »* du Bourget, de Paladru, d'Aiguebelette.

La section industrielle se développe. Dans une lettre du 14 mars 1870, Revon indique qu'il a fait une *« razzia à la manufacture d'Annecy »* et obtenu une série d'échantillons représentant toutes les transformations du coton de la *« bourre à la toile blanchie avec fusée, canette et navettes »*, *« j'irai de même dans quelques jours dévaliser d'autres fabricants »*. Le Musée est ainsi le témoin de l'actualité, du progrès et de l'innovation industriels.

Il constitue la collection d'ethnographie mondiale en correspondant avec un grand nombre de savoyards dans le monde. Ces explorateurs, du Mexique, d'Algérie, d'Egypte, du Japon, de Cochinchine envoient avec une générosité étonnante des caisses remplies d'objets soigneusement étiquetés. Lettre du 13 décembre 1876 : *« J'ai reçu des choses bien intéressantes en horribles statues mexicaines, grâce à ce dernier envoi nous en avons plus de 12 pierres… et une centaine de figurines sans compter les poteries »*. Les collections artistiques restent anecdotiques. Elles ne valent que parce qu'elles sont *« régionales »*. Entrent à l'inventaire, un diptyque du XVe siècle n° 1 de l'inventaire, des peintres locaux contemporains, peintres de paysages : Firmin Salabert, Eugène Burgat-Charvillon, Paul Cabaud.[9]

Louis Revon fait de fréquents séjours à Paris pour demander des dépôts auprès du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux arts (dépôts de la collection Campana en 1863) et acheter copies et moulages pour l'Ecole de dessin.

Dans le musée de ce conservateur-pédagogue prennent place également quelques curiosités *« scientifiques »* macabres : des restes humains découverts dans une crevasse du Mont-Blanc entre 1861 et 1864, et provenant de la catastrophe Hamel du 20 Août 1820, censés témoigner de la capacité des glaciers à conserver et restituer les corps.[10]

« La science est plus humaine que la religion » [11] lit- on sur le cartel accompagnant cette vitrine-cénotaphe. En 1882 , L. Revon a la satisfaction *« … de voir les professeurs du collège conduire* (au musée) *leurs élèves chaque semaine pour leur donner des leçons d'histoire naturelle et de technologie. »*

Ses successeurs et particulièrement Marc Le Roux (1891-1933) continueront son œuvre.

En 1899, le Musée occupe 23 salles soit quasiment tout le second étage de l'Hôtel de ville qu'il partage avec la Bibliothèque. Mais l'espace se révèle toujours insuffisant. Dès 1908, la commission du Musée évoque un transfert éventuel du Musée au château cependant que certains imaginent une éventuelle nouvelle affectation pour le Palais de l'Ile (racheté par la ville en 1873 et en passe d'être démoli) : *« Le rez de chaussée et les 4 grandes salles semblent merveilleusement appropriées à l'établissement d'un musée. On y réunirait à peu de frais d'abord les pierres tombales et les fragments de monuments gallo-romains… puis on pourrait comme dans certaines villes de la Suisse… y tenter d'ingénieuses et précieuses résurrections des intérieurs et de la vie domestique des siècles passés… »* (André Theuriet, 15 juillet 1896, *Le Journal*.). L'idée se concrétisera quelques années plus tard !

Brigitte Liabeuf



[à droite] Musée municipal, salon des céramiques, v. 1910.

[en bas] Statuettes mexicaines actuellement en dépôt au musée d'Auch.



Notes

1. Ce travail a été réalisé lors de la rédaction du nouveau projet scientifique et culturel de l'établissement en 2006/2008.

2. Par commodité, chacune des périodes de l'histoire du Musée se positionne en référence aux dates de fonction des conservateurs successifs mais il est évident que les grandes orientations de l'institution à chaque étape sont indissociablement liées aux politiques culturelles mises en oeuvre par les élus.

3. Annecy est alors française.

4. Parmi celles-ci un tableau du XVIIIe siècle attribué à N. Lancret : une scène pastorale, trouvée dans les démolitions d'une maison en rénovation : premier tableau entré officiellement dans les collections.

5. A signaler qu'il deviendra un éminent préhistorien et participera quelques années plus tard au développement du MAN de Saint-Germain-en-Laye.

6. Ces collections de lapidaires antiques restent exposées dans la cour jusque dans les années 1960. Seules les collections médiévales seront dès 1906 déposées dans la cour du Palais de l'Ile, où elles demeurent encore en partie.

7. Cf. définition du Musée cantonal par : Edmont Groult in Institution des Musées cantonaux lettre à messieurs les Délégués des Sociétés Savantes à la Sorbonne, 1877.
« Les musées cantonaux… s'adressent aux populations laborieuses et honnêtes de nos campagnes, trop négligées jusqu'à ce jour. Ils ne ressemblent en rien aux musées de peinture et sculpture, aux musées géologiques et d'histoire naturelle de nos grandes villes. Ils sont dans chaque canton le résumé plus ou moins complet des connaissances pratiques indispensables dans le siècle où nous sommes… Les musées cantonaux comprennent quatre sections : une section artistique, une section agricole et industrielle, une section scientifique et une section historique ».

8. administrateur du Museum d'histoire naturelle de Paris.

9. Ce qui est souvent le cas des « musées cantonaux » : « la section artistique est la moins importante » (Edmond Groult, op. cit., note 10).

10. L'écrivain H. Bordeaux s'en émeut lors d' une visite à Annecy en 1930. L'autorisation sera donnée par l'Inspection des Musées de procéder à l'inhumation de ces restes.

11. Extr. de Charles Durier, Le Mont-Blanc, Paris 1877 , p.391

les outils du patrimoine regard sur les technologies



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

A la suite de la petite histoire de rats et de souris ou la bibliothèque change de « look », le second épisode de notre série sur les outils du patrimoine porte sur la numérisation et ses techniques.

Episode 2
Les archives face à la caméra

Quelques esprits chagrins pourraient dire qu'en matière de patrimoine, archives et numérisation ne sont plus un sujet original, surtout en Savoie. Il est vrai qu'en terre savoyarde la numérisation ferait presque partie de l'histoire ancienne : cela fait plus d'une décennie que les Archives se sont lancées dans cette aventure. Mais le sujet est d'importance : ce sont aujourd'hui deux millions de pages qui sont dématérialisées et accessibles sur les écrans de la salle de lecture ou chez soi sur internet !
Mais faisons fi des chiffres et penchons-nous sur le contenu : deux évolutions majeures sont en cours aux archives départementales de la Savoie.

Une petite révolution de 2 m²

Une petite révolution a déjà eu lieu et commence à produire des effets visibles : en décembre 2007, les Archives ont reçu une caméra numérique couleurs format A0 (un Digibook 10 000 RGB d'I2S). Outre cette acquisition, le Conseil général avait également voté le recrutement d'un opérateur spécialisé pour piloter cette « Rolls ». Les Archives n'étaient cependant pas démunies en matière d'appareil de numérisation puisque depuis 2001, le service était doté d'un scanner de livres niveau de gris format A3. Aujourd'hui, les deux appareils fonctionnent de concert mais sur des types de documents différents. Sur la caméra niveau de gris (requalifiée improprement de « noir et blanc »), l'opérateur poursuit la numérisation de l'état civil, notamment de tables décennales. Cet appareil est réservé à des documents de taille modeste et de format régulier, des fonds peu volumineux, en bon état ou pour lesquels la couleur n'est pas indispensable. La caméra couleurs permet de numériser de très gros registres, des documents de formats très variés et de grande taille. Cet appareil permettra par exemple de traiter les registres du Tabellion en mauvais état qui ne pourront pas être confiés à un prestataire extérieur. Il a déjà permis de numériser une partie du fonds des affiches conservées aux Archives. La suite du programme est axée, dans un premier temps, sur le Fonds sarde (le fonds de la période précédant l'Annexion de la Savoie en 1860) pour rendre les documents accessibles, dans une double perspective : les travaux historiques et les expositions pour commémorer le 150e anniversaire de cet événement. Pour la suite, il est nécessaire de faire des choix dans les



Le banc de la nouvelle caméra numérique.



Numérisation en cours
dans l'atelier des Archives.

demandes qui pleuvent sur notre nouvel appareil : le format, la couleur, la résolution de prise de vue et les possibilités techniques d'améliorer la qualité des images sont très attractifs. Rouleaux de comptes de châtellenie ? Affiches et autres grands formats ? Fonds de Maistre ? Chartrier des ducs de Savoie ? Ce dernier fonds remporte les suffrages mais il sera sans doute possible de réaliser plusieurs opérations en parallèle.

Mener plusieurs programmes de numérisation de front est déjà le lot quotidien de l'équipe de numérisation aux Archives de la Savoie. Outre les opérations en interne évoquées ci-dessus, des travaux sont confiés à des prestataires extérieurs. Il s'agit de fonds très volumineux et généralement homogènes ou très spécifiques comme les cadastres des XIX[e] et XX[e] siècles. En 2007-2008, la numérisation d'une série de registres paroissiaux et d'état civil et des recensements de population a ainsi été externalisée. Les Archives préparent une opération similaire pour les répertoires du Tabellion et les registres de matricule militaire. Vue l'ampleur des volumes (500 000 vues à réaliser pour les matricules), le programme se conçoit sur plusieurs années. Patience !

Petit traité de numérisation appliquée

Qu'elle soit réalisée en interne ou confiée à un prestataire, la numérisation nécessite une préparation méthodique. Voici les principaux éléments du mode d'emploi.

En préalable à toute opération, les documents doivent avoir été inventoriés et cotés puisque c'est par ces accès qu'ils seront ensuite retrouvés. Numériser un fonds en vrac n'aboutirait qu'à modifier la forme du vrac… C'est pour cela qu'un chargé de mission vérifie – et reprend si besoin – l'inventaire du chartrier des ducs de Savoie.

Ensuite, notre opératrice fait une évaluation matérielle : nombre de pages, format mais aussi état matériel de chaque document. Cette phase aboutit généralement à un dépoussiérage voire à un gommage pour disposer d'un document le plus lisible possible et pour éviter d'empoussiérer la caméra. Cela s'est vu avec des documents anciens : les grains de sable et de métal saupoudrés sur les encres de l'époque avaient endommagé une caméra de microfilmage. Les appareils de numérisation sont encore plus sensibles ! Ces opérations permettent également de revoir le conditionnement de documents qui ne sortiront plus de leur boite et de leur magasin de conservation.

En fonction de l'utilisation qui sera faite du fichier, notre opératrice choisit le format de fichier (tiff ou jpg) et la définition (généralement 300 dpi). Elle règle sa machine et doit parfois faire plusieurs prises avant d'obtenir la meilleure image.

Vient ensuite le traitement des images produites : à l'aide du logiciel Book Restorer, notre opératrice recadre, redresse la courbure centrale due à l'ouverture d'un registre, efface les poids indispensables pour la mise à plat, améliore le contraste… Puis elle synthétise les éléments de description du fichier (les métadonnées) et les insert dans le fichier lui-même afin de faciliter son repérage et son utilisation.

Numériser et après ?

Le premier avantage de la numérisation est la préservation du patrimoine : une fois numérisé, un document n'a plus besoin d'être manipulé pour être consulté. Fini les trajets en chariot, les changements de climat entre les magasins et la salle de lecture, la lumière, les doigts mouillés pour tourner les pages des registres, les coudes appuyés sur la mappe pour aller voir le village au milieu, les documents déclassés dans les liasses…

Avec le numérique, le confort et la facilité de consultation sont au rendez-vous : en Savoie, les documents numérisés sont mis sur le site internet www.archives-savoie.fr et sont donc accessibles 24h/24, 7j/7, de chez soi. Là, ou en salle de lecture, il est possible de feuilleter un registre d'un simple clic, de consulter des documents prestigieux ou fragiles, de zoomer sur une partie du document (le voici, notre village au centre de la mappe !), de faire un saut dans une exposition ou un dossier pédagogique, de consulter plusieurs documents en même temps, y compris – et ce n'est pas un détail ! – l'ensemble des inventaires…

Et nous en arrivons à la seconde évolution majeure aux Archives de la Savoie : le service de mise en ligne et de visualisation des documents devient encore plus performant. Les impressions se feront par le biais d'un outil PDF et offriront plus de confort à l'internaute et de facilités au lecteur en salle. Les impressions de documents aux formats A3 seront toujours possibles en salle de lecture et les formats A0 confiés à un prestataire extérieur. Côté Archives, le nouvel outil permettra de rendre les documents accessibles au fur et à mesure de leur numérisation, sans attendre d'avoir un gros volume d'images et un traitement par lot. La numérisation directement du producteur au consommateur ?

Sylvie Claus

Albens dans l'Antiquité

témoignages de la générosité des notables pour le bien-être de leurs compatriotes



ANTIQUITÉS & OBJETS D'ART

Au début de notre ère, Albens était une petite ville de la cité de Vienne, l'ancien territoire allobroge. Son nom antique n'est pas attesté ; les inscriptions nous font seulement connaître celui de ses habitants : les *uicani Albinnenses*, ce qui permet de penser qu'elle s'appelait *Albinnum*. Elle avait rang de *uicus*, c'est-à-dire que ses habitants, tous citoyens romains, disposaient d'une certaine autonomie dans l'administration des affaires locales et ne devaient pas toujours en référer à la métropole. Comme sa voisine Aix-les-Bains, ses notables devaient se réunir en assemblée pour prendre des décisions, dont l'application était assurée par des magistrats élus. Conseil et magistrats sont attestés à Aix, mais nous n'en avons aucune trace à Albens. Archéologiquement, l'agglomération antique reste très mal connue (localisation précise, habitat…). Nous savons seulement que les habitants bénéficiaient d'un certain nombre de monuments offerts par de riches propriétaires fonciers qui devaient résider sur leurs domaines au moins une partie de l'année. Deux donateurs (ou évergètes) ont laissé des inscriptions commémorant leurs bienfaits : Caius Sennius Sabinus et un quasi anonyme.

Dans la première moitié du Ier siècle ap. J.-C., Caius Sennius Sabinus était un personnage important de la cité de Vienne ; comme tous les citoyens romains, il portait trois noms (prénom + nom de famille + surnom). Fort riche, il avait même réussi à se faire une place dans la haute société de l'Empire romain, puisqu'il avait accédé à l'ordre équestre, le second dans la hiérarchie sociale. Il devait cet honneur important à sa nomination à la préfecture des ouvriers : un haut magistrat romain avait remarqué ses capacités et lui avait confié des fonctions militaires ou administratives d'aide de camp. Comme il ne semble pas avoir fait ensuite une carrière administrative équestre, il faut sans doute en conclure que cette préfecture a récompensé une carrière municipale bien remplie. Quoi qu'il en soit, Sabinus était très attaché à sa petite patrie. Quatre inscriptions fragmentaires *(ILN, Vienne* 721-724, deux sont conservées dans les murs de l'église) retrouvées au XVIe siècle dans la chapelle du hameau de Saint-Marcel à Marigny-Saint-Marcel attestent qu'il a dépensé beaucoup d'argent au profit de ses compatriotes, ce qui était d'ailleurs une obligation morale pour les riches. La découverte à Marigny-Saint-Marcel d'inscriptions commémorant des donations aux habitants d'Albens doit s'expliquer par leur installation dans les murs des captages alimentant les thermes. Une source importante existe encore non loin de là, au lieu-dit La Bourbaz. Des inscriptions identiques ont dû être placées à Albens dans les murs des thermes, mais elles n'ont pas été retrouvées.

La comparaison des deux plaques les mieux conservées (*ILN, Vienne* 721, 722) permet de proposer le texte suivant, gravé sur quatre lignes :

C (aius) Sennius, C (ai) f (ilius), Vol (tinia), Sabinus, praef (ectus) fabr (um), / balineum, campum, porticus, aquas iusque / earum aquarum tubo ducendarum (ita ut recte) / perfluere possint uicanis Albinnensibus de s (uo) d (edit).

« Caius Sennius Sabinus, fils de Caius, (de la tribu) Voltinia, préfet des ouvriers, a offert à ses frais aux habitants d'Albens des bains, un terrain de sport, des portiques, l'adduction des eaux ; ainsi que le droit d'amener l'eau par une canalisation suivant un parcours en droite ligne. »

Sabinus a fait construire à Albens des thermes, un terrain de sport et des portiques, qui entouraient peut-être le stade, pour protéger les flâneurs du soleil ou de la pluie. Nous ne savons rien de la localisation et de l'importance des bâtiments. Prendre des bains n'était pas une tradition indigène, mais l'habitude de fréquenter les thermes s'est très vite répandue en Gaule : c'était une preuve de romanisation. Il est donc certain que la plupart des citadins (hommes et femmes) se rendaient régulièrement dans les établissements balnéaires pour se laver, nager et se faire masser, mais aussi pour retrouver leurs ami(e)s, bavarder, « draguer », lire dans la bibliothèque. À Albens, au moins les hommes pouvaient pratiquer d'autres exercices physiques sur le terrain de sport, mais sur la célèbre mosaïque de la grande *uilla* romaine de Piazza Armerina (Sicile), des jeunes filles « en bikini » se livrent à divers jeux athlétiques (course, jeux de ballon…).

Sabinus a aussi donné l'autorisation de faire passer les canalisations nécessaires dans ses domaines « en droite ligne » ; au vu de la

ILN, Vienne, 721.





ILN, Vienne, 709.

distance, une vingtaine de kilomètres, séparant Saint-Marcel d'Albens, il a peut-être acquis auprès d'autres propriétaires les servitudes de ce passage, qui empêchait de planter, de semer ou de faire paître les troupeaux sur la bande de terrain concernée, encore que nous ignorons la taille de ses propriétés… À en croire une autre inscription très fragmentaire (*ILN, Vienne* 723), Sabinus pourrait avoir offert d'autres adductions d'eau ou un dispositif de récupération des eaux de pluie. Un dernier texte perdu, très mutilé et sans doute mal copié (*ILN, Vienne* 724) mentionne peut-être la création d'une fondation pour assurer le fonctionnement de sa donation.

En 116-117, un riche donateur a offert aux habitants d'Albens un autre monument. Le prénom, le nom de famille et le surnom de cet évergète ont disparu dans la lacune de la pierre. Reste seulement une partie du nom de son père. On lit sur une grande plaque de calcaire fragmentaire, découverte au XVIIIe siècle, à Albens, lors de la démolition d'une tour encore mal localisée :

[—-]tti Certi filius, / [—-e]t ornamentis uicanis / [—- Tra]iani Parthici VANTESICAE.

« Un tel, fils de… ttius Certus (a donné)… avec tous ses ornements aux habitants d'Albens… de Trajan, vainqueur des Parthes ».

La mutilation de la plaque (environ un tiers de sa longueur) interdit de retrouver le nom de cet homme et de connaître la nature de la construction, mais sa taille (h. : 62,5 ; l. : 130,5 ; ép. : 22 cm) et la hauteur des lettres (ligne 1 : 10-11 ; l. 2 : 7,5-8 ; l. 3 : 6,5-7 cm) font penser à un bâtiment important : basilique, portique, temple, théâtre… Nous pouvons seulement exclure un monument des eaux (thermes, bains, aqueducs), puisque Albens en était déjà pourvu.

Remarquons que le donateur a fait figurer Trajan parmi les dédicataires ; c'était le moyen habituel d'affirmer son attachement à l'empereur et son loyalisme politique. Le nom de Trajan et son titre honorifique de *Parthicus* au génitif permettent d'envisager une formule du type : *[ob uictoriam diui Tra]iani Part (h)ici* ou *[in honorem memoriae diui Tra]iani Part (h)ici*, « pour la victoire (sur les Parthes) du divin Trajan Parthique » ou « en l'honneur de la mémoire du divin Trajan Parthique » qui rendrait hommage à l'empereur récemment décédé. Enfin, il faut renoncer à expliquer le dernier mot du texte : VANTESICAE.

Bernard Rémy

Redécouverte

Une inscription latine à Montailleur : Épitaphe de Lucius Iulius Albinus.

Cette inscription latine sur une plaque de calcaire rectangulaire, largement ébréchée sur trois côtés et ornée de moulures avait été découverte fortuitement, vers 1870, au bord de la route sous le château de l'Épigny, puis insérée dans le mur d'une maison « la plus proche du moulin », du hameau de Fournieux (A. Allmer, 1875-1876, III, p. 232-233, n° 560), avant d'être emportée chez un particulier. Inventoriée dans le Corpus des Inscriptions latines sous le numéro *CIL* XII 2338, elle était malheureusement donnée comme disparue dans la Carte archéologique de la Gaule mais a récemment pu être récupérée par la commune de Montailleur qui a le projet de la conserver en bonne place dans la salle du conseil municipal en mairie. La pierre a été inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté préfectoral du 8 février 2009 sur avis favorable de la Commission départementale des objets mobiliers qui s'est tenue le 18 décembre 2008 ; elle sera prochainement proposée au classement. *CIL* XII 2338, d'après Allmer [non vue par O. Hirschfeld] (M. Hudry, 1982, p. 279 ; *CAG 73*, p. 180, n° 162). Texte de quatre lignes dans un encadrement de moulures. H. d. l. : . Pas de points de séparation. Dimensions : 56,5 x 60 x 13 cm.

L IULIO AL
BINO DO
METINA
4 PATRI

Le lapicide a fait un effort globalement réussi de mise en page : trois premières lignes alignées à droite, quatrième centrée, coupe syllabique des mots. Profondément gravées, les lettres sont de belle facture. L. 1 : point dans le O - l. 2 : point dans le premier O et *apex* au-dessus de la lettre - l. 4 : I, long.

L(ucio) Iulio Al-
bino. Do-
metina,
4 *patri.*



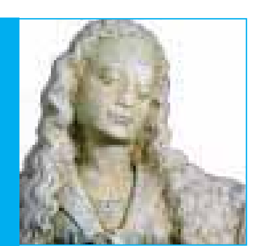
À Lucius Iulius Albinus. Dometina, pour son père.

Nous avons ici une famille de citoyens romains. Lucius Iulius Albinus, le défunt, portait les *tria nomina*, associant un gentilice « impérial » très répandu dans la cité et la province à un surnom latin (I. Kajanto, 1965, p. 227) qui pourrait être un nom de traduction. Il est moins courant (dix-neuf autres occurrences en Narbonnaise, dont quatre dans la cité : *ILN, Vienne* 399, à Grenoble, 515 à Montmélian [où il s'agit d'un nom latin « italien »] ; 606 [*bis*], à Romagnieu). Dometina était elle aussi une citoyenne romaine, mais elle n'a pas répété le gentilice de son père ; elle portait un surnom celtique (X. Delamarre, 2007, p. 88), qui ne se retrouve pas ailleurs en Occident. En Narbonnaise, on connaît seulement un Domitinus, à Aix-les-Bains (*ILN, Vienne* 680) et un Dometos, potier des Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme), dont un vase a été découvert à Reims (*CIL* XIII 10010, 804).

L'absence de l'invocation aux dieux Mânes et l'emploi du datif, la concision du texte et la paléographie (points dans les O, *apex*) incitent à dater cette inscription du Ier siècle après J.-C., plutôt du début de la seconde moitié.

sculpture médiévale dans les Alpes

une banque de données par-delà les frontières



BEAUX-ARTS

Le patrimoine

Depuis le 7 avril 2009, une nouvelle base de données dédiée à la *sculpture médiévale des Alpes occidentales* est disponible sur le site www.sculpturealpes.com où sont consultables 360 fiches complètes, accompagnées d'images et d'une bibliographie actualisée. Il est possible de faire une recherche en partant des œuvres, ou bien par musée, par sujet ou par matériaux. : la base de données fournit un cadre comparatif sur un arc chronologique qui court du IX ème au XVIe siècle et rend possible des confrontations sur le plan stylistique, technique, iconographique et muséologique.

Le projet est le fruit du travail conjoint des musées et des institutions culturelles concernés par les anciens territoires de la Maison de Savoie, aujourd'hui divisés entre la France, la Suisse et l'Italie et qui ont longtemps constitué une seule entité artistique et sociale.

Les prémisses
les anciens Etats de Savoie

Les grandes abbayes médiévales, les églises, les demeures nobiliaires fortifiées constituent un même ensemble au sein duquel ont circulé artistes, œuvres, hommes et idées. C'est justement au XVe siècle que la Maison de Savoie affirme sa souveraineté et connaît, sous le règne du duc Amédée VIII (1391-1440), sa plus forte expansion et la prospérité.

Les Alpes, barrière naturelle et aujourd'hui ligne frontalière entre états, constituent alors, au contraire, une charnière reliant ces territoires. Partant de ces présupposés, une collaboration a vu le jour entre musées à l'origine du projet *Sculpture médiévale dans les Alpes*.

Les étapes du projet

En juin 2001, s'est tenue au Palais Madame l'exposition *Gothique et Renaissance, Sculpture en Piémont* axée sur les collections de sculpture médiévale du Musée Civique d'Art Antique qui en présentait le fonds et quelques œuvres en prêt provenant du territoire piémontais. L'exposition fut aussi l'occasion d'une rencontre, en premier lieu humaine, puis d'étude, avec les musées de l'aire des anciens Etats de la Maison de Savoie, de la France à la Suisse francophone, à la Vallée d'Aoste. Après une phase d'étude, les étapes se sont concrétisées par de nouvelles rencontres entre le Palais Madame et les musées de Chambéry et d'Annecy (qui avaient déjà travaillé ensemble à un projet d'inventaire de la sculpture – de la Préhistoire à nos jours – sur les territoires de l'ancienne Savoie dans le cadre de l'ARAC, Association des Conservateurs de Rhône-Alpes,) qui aboutirent à la présentation de deux nouvelles expositions en 2003, à Chambéry et à Annecy, dans lesquelles, les œuvres du Palais Madame furent finalement exposées aux côtés de leurs « sœurs » du *Deçà-des-monts*, mettant en évidence similitudes et différences. L'année suivante, en 2004, suite à quatre autres rencontres, encore une exposition, cette fois à Aoste, signait l'entrée de la Surintendance valdôtaine dans le groupe de travail, issu de l'expérience de terrain, et désormais structuré comme une véritable équipe d'étude sur le thème de la sculpture cisalpine et transalpine.

Les rencontres accueillies, tour à tour, par une



[en haut] Sculpteur bourguignon, sainte Marie-Madeleine, vers 1443 Bourg-en-Bresse, Musée de Brou

[au centre] Maître de la messe de saint Grégoire, Vierge à l'Enfant, 1475-1480, diocèse de Suse

[en bas] Un aperçu de l'exposition *Cours et villes, l'Art du XVe siècle dans les Alpes occidentales*, Turin, 2006.

des institutions partenaires, se sont succédé aussi l'année suivante (à Fribourg puis à Sion et à Turin). Très tôt a surgi l'idée de créer une base de données, à l'exemple des grandes bases de données françaises, qui contienne les fiches et les photographies des œuvres de sculpture médiévale des différents musées concernés. En cours de route, de nouveaux établissements ont rejoint le groupe de travail apportant nouvelles idées et expérience. L'accord pour un partenariat a été formalisé le 31 mai 2005 par les musées d'Annecy (Musée-château), de Bourg-en-Bresse (Musée de Brou), de Chambéry (Musée savoisien), la Conservation départementale des Alpes-Maritimes, les musées de Fribourg (Musée d'art et d'histoire), de Lausanne (Musée historique), de Sion (Musée d'histoire du Valais), de Zürich (Musée national suisse), de Suse (Musée diocésain d'Art sacré), de Turin (Palais Madame – Musée civique d'Art antique) et la Direction des Biens architecturaux, historiques et artistiques de la Région autonome de la Vallée d'Aoste.

Le travail en commun

Dès 2005, en prévision des Jeux olympiques d'hiver de Turin, le Palais Madame commençait à élaborer une grande exposition illustrant l'histoire et l'art du XVe siècle dans les Alpes occidentales.

Grâce aux relations renforcées avec les musées de l'autre versant des Alpes, la Fondation Musées de Turin présenta au public l'exposition *Cours et Villes, l'Art du Quinzième siècle dans les Alpes occidentales* du 7 février au 14 mai 2006. Lors de cette exposition, un premier échantillon de la base de données du projet *Sculpture médiévale dans les Alpes* a été présenté, contenant environ 130 fiches, en italien et en français, les langues officielles du projet.

A cours de cette période, se succédèrent 6 autres rencontres de travail, accueillies, tour à tour, par l'un des musées partenaires. De nouvelles institutions ont alors pris part au projet, la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie (Conseil général de la Savoie) et le Musée d'art et d'histoire de Genève.

Les nouvelles phases de travail ont servi à élaborer une version plus exhaustive de la base de données en retenant une période plus large, du IXe au XVIe siècle, et une typologie plus étendue des œuvres (sculpture en bois ou en pierre) à insérer à l'intérieur de la base ; les questions de la sécurité et de l'opportunité d'enrichir la base de données avec des œuvres du territoire ont été débattues. Puis, et ce n'est pas la moindre des tâches, la mise au point technique nécessaire de la base de données a été réalisée, d'un point de vue informatique, par Graffiti Multimedia. Enfin, la création du thesaurus des termes techniques a été préparée, comme les traductions et l'intégration des dates par Elena Romanello qui assure aussi le secrétariat de coordination du projet depuis 2005.

En point d'orgue à ce parcours, la base de données vient finalement d'être mise en réseau à la disposition de tous.

Pour le public, par le biais de la confrontation des images, le langage commun reliant les anciens Etats de Savoie, avec leurs identités propres et leurs différences, devient ainsi évident ; les productions des « centres » et des « périphéries », souvent lieux de production artistique expérimentale, influencent les styles qui s'entrecroisent ou se rencontrent à la croisée des chemins.

Les projets pour le futur

La confrontation sur les origines de nos territoires, sur leur histoire et sur l'histoire de l'art, au gré des parcours pluriels qui ont été entrepris, s'avère être les arguments de discussion sur lesquels le groupe du projet *Sculpture* a travaillé. La prochaine rencontre, fixée pour octobre 2009, se déroulera à Turin.

Les programmes pour l'avenir sont riches et amples ; ils se déclinent sur quelques unes des thématiques de discussion : le « collectionisme » et la relative richesse de la sculpture sur bois médiévale, l'inventaire des essences de bois et des techniques des sculpteurs, les mouvements des hommes et des œuvres, la diffusion de certains modèles iconographiques, du culte des saints, les survivances et les disséminations…

Ces thèmes seront développés de différentes façons : un séminaire international avec au programme des rencontres entre historiens de l'art, étudiants, restaurateurs, une série de petites expositions au sein des musées partenaires, avec des thèmes mêmes non étroitement liés à l'histoire de l'art, prévoyant le prêt d'une oeuvre ou plus, d'un musée à l'autre. Il y a aura aussi à l'étude des conventions entre musées qui favoriseront des stages ou des missions de recherche et les échanges de visiteurs à l'intérieur du réseau des musées affiliés.

Le but, ambitieux, est de partager toujours plus les résultats de notre travail avec les collectivités de nos territoires et de permettre à autant de personnes que possible de parcourir de nouveau les étapes d'une histoire qui nous ramène à l'unité des peuples d'un passé somme toute pas si reculé.

Pour le groupe de travail,
Carlotta Margarone, Elena Romanello
(traduit de l'italien par Philippe Raffaelli)





Nicolas de Neufchâteau,
Le Massacre des Innocents, vers 1336,
Musées d'art et d'histoire de Chambéry





[à gauche]
Vierge en dévotion,
vers 1440-50, Fribourg,
Musée d'art et d'histoire

[à droite]
Sculpteur souabe
actif au Tyrol,
Vierge à l'Enfant,
vers 1500,
Palais Madame, Turin

les chartes architecturales et paysagères de Savoie



DOSSIER

[en haut, à gauche]
école de Challes-les-Eaux
Patey architectes

[en haut, à droite]
hôpital de Chambéry
Tectoniques

[ci-dessous] habitations
bioclimatiques à Challes-les-Eaux
Vidal architectes

Les chartes architecturales et paysagères de Savoie sont un dispositif original, pour une approche qualitative de notre cadre de vie. Lancées par le Président du Conseil général, Hervé Gaymard, en 2002 et confiées au Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement, elle reposent sur deux piliers fondamentaux :

• le rapprochement de l'architecture et du paysage des préoccupations des décideurs locaux et de leurs concitoyens,

• la libération de l'architecture et de l'urbanisme d'un carcan administratif et juridique inopérant.

Aujourd'hui, la décentralisation en matière d'urbanisme est aujourd'hui complète. Les maires sont les décideurs à part entière des projets d'aménagement dès lors que leur commune dispose d'un document d'urbanisme approuvé. L'Etat contrôle la légalité a posteriori et préserve les grands équilibres économiques, sociaux et environnementaux.

Quarante années de centralisme en matière d'urbanisme ont laissé des habitudes perceptibles dans notre manière de gérer le territoire et son architecture. De la maison bretonne au chalet basque tout était codifié, réglementé pour rendre la France belle, attractive et peuplée d'habitants de maisons individuelles. Certes, les centres historiques échappaient à cette norma-





lisation sous la protection des architectes des Bâtiments de France et quelques rares territoires ou champs d'innovation (villes nouvelles, stations de ski, constructions publiques…) laissant croire à une émulation architecturale

A ce titre, en Savoie, l'usage du bois était toléré au-dessus de 600 mètres, les toits en lauzes quasi obligatoire, et les maçonneries de mise en tout lieu !

La loi de 1977 sur l'architecture, instituant la création architecturale d'intérêt public, marque un tournant politique ambitieux. Le recours obligatoire à l'homme d'art (fait quasi unique en Europe), et la création des CAUE dans chaque département vont engager les élus et l'administration, les architectes et les associations dans un débat nouveau, localisé et démocratique en rupture avec notre normalisation nationale. Il convient de rappeler le rôle confié au CAUE ; d'une part et selon une approche interdisciplinaire, il s'efforce de sensibiliser le public aux questions relatives à l'architecture, l'urbanisme et l'environnement et d'autre part, il dispense conseils et formations aux élus et maîtres d'ouvrages publics et privés dans leur projet d'aménagement, en étant dégagé de toute mission de maitrise d'œuvre…



espace nordique à Bessans, Tectoniques.

L'initiative de l'exécutif départemental a été d'accélérer et d'accompagner le processus de territorialisation et de prise en compte de l'esthétisme dans les politiques soutenues par le Conseil général et par les élus locaux.
La charte n'est pas un document normatif, réglementaire et opposable au tiers, c'est, au contraire, un document pédagogique concerté avec les élus territoriaux, présidents de structures intercommunales et conseillers généraux pour accompagner une démarche de gestion de leur territoire (SCoT, PLU, ZAC…).
Elle repose sur un diagnostic partagé, élaboré par la synthèse des documents existant (POS, PLU, études paysagères…) pour construire en commun une méthode de travail adaptée à chaque territoire. La durée d'élaboration d'une charte, (de 12 et 18 mois) entre le lancement, le diagnostic et sa signature laisse le temps d'approbation de cette démarche. Les thématiques récurrentes sont l'analyse de l'évolution des paysages, la prise en compte des patrimoines et la nécessité de préserver le foncier et de densifier les constructions.
La préoccupation de la préservation de l'environnement, le recours aux énergies renouvelables ne fut pas trop difficile à introduire grâce au renfort du Grenelle de l'Environnement. La déclaration européenne de Florence sur le paysage a également été perçue comme point de départ pour analyser leurs évolutions dans chacun des territoires.
Les nombreux voyages à Fribourg, en Suisse, et dans le Vorarlberg (haut-lieu européen du développement durable) ont définitivement rallié les élus et techniciens à la nécessité de ces préoccupations aujourd'hui mondialisées.
Ce premier bilan provisoire permet d'attester l'adéquation de cette démarche aux territoires de Savoie. La couverture définitive de la Savoie en service de consultance architecturale auprès des particuliers, organisé et payé à l'échelle intercommunale est un gage d'appropriation du bas vers le haut des décisions d'aménagements
Chaque charte est concrétisée par un classeur composé d'un fascicule général de présentation de chaque territoire, d'un cahier spécifique à chaque secteur (entre 4 et 6 par territoire) et de fiches conseils. Ces documents de référence ont été pensés comme des boîtes à outils pour les élus, les techniciens, les architectes conseils et les administrés. Ils sont consultables dans chaque mairie et téléchargeables sur le site internet du CAUE de la Savoie.

Des réunions d'évaluation annuelle par territoire permettent de faire évoluer ce travail, de l'amender, de le rendre vivant. La charte architecturale et paysagère n'est pas une démarche figée ; elle évolue au fil du temps et des hommes qui occupent chaque territoire.
Cela suppose une écoute mutuelle entre élus, architectes, administrations et associations, une bonne connaissance des territoires, de leur géographie humaine et physique et de nouvelles préoccupations culturelles à partager. La question sensible de l'utilisation de la pierre, caractéristique de l'architecture de montagne a souvent été récurrente entre élus et architectes comme élément du bâti à charge hautement culturelle.
Faut-il rompre ce consensus du recours systématique à ce matériau aujourd'hui exogène – les lauzes venant souvent de Chine – ou s'engager dans une politique novatrice où économie et écologie contribuent à la dynamique d'un nouveau cadre de vie en devenir ?

Bruno Lugaz

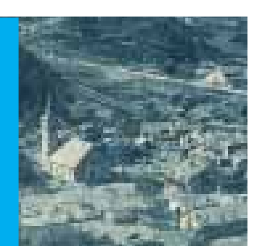


[en haut] lycée Monge à Chambéry, atelier Coopérim



[ci-contre] habitat groupé La Greffière à Bourg-Saint-Maurice, Vieille architecte

Vanoise, miroirs du temps



DOSSIER

Dans le mouvement général de création d'observatoires photographiques de paysages, initié en France dans les années 1980, et relancé en 2000 par la Convention européenne de Florence sur le paysage, le Parc national de la Vanoise a inauguré en 2005 son propre dispositif en vue de servir à certaines ambitions réformatrices.

Ainsi l'*Observatoire photographique des paysages de Vanoise* couvre-t-il les vingt-neuf communes de l'aire optimale d'adhésion du Parc national, et comporte un volet prospectif et un rétrospectif conçus pour reconduire des prises de vue à périodes régulières avec le concours des gardes-moniteurs du Parc. Le premier volet s'appuie sur près de 120 photographies originales, réalisées entre 2005 et 2007 par l'artiste Beatrix von Conta ; le second se fonde sur une série de 230 documents issus d'archives, recueillis par la documentaliste Véronique Ristelhueber et destinés à mesurer et comprendre les évolutions en cours par référence à un passé donné.

Dans le cadre des *Saisons du paysage 2009,* série d'événements qu'il organise, le Parc national de la Vanoise a souhaité valoriser le matériau photographique particulièrement riche récolté par les deux volets de l'Observatoire, en en montrant au public une partie significative. Ainsi est née, pour l'aspect rétrospectif, l'exposition *Vanoise ; Miroirs du temps,* réalisée conjointement par le Parc national de la Vanoise, le Conseil d'architecture d'urbanisme et de l'environnement de la Savoie et le Musée savoisien.

A travers le jeu de miroirs proposé par cinquante couples photographiques mettant en regard images anciennes et récentes de mêmes points de vue, l'exposition donne à voir l'impact paysager des changements physiques et sociétaux intervenus depuis le début du siècle dernier, en poussant à observer l'évolution des causes au-delà, ou en-deçà, de celle des choses.

Sur le plan de la connaissance, depuis qu'est juridiquement reconnue la double nature du paysage, naturelle et culturelle, cette observation implique de croiser mesure objective et signification subjective, dires d'experts et appréciations collectives, c'est-à-dire ce qui traduit une évolution non seulement en fait ou en apparence mais en signification, en tant que trace, signal, signe, symbole, emblème ou métaphore.

Sur le plan de l'action, cette exposition espère montrer que le temps capté par chaque couple photographique, moins chronométrique que mémoriel, n'est ni extérieur ni intérieur au paysage, mais qu'il en est une qualité qui, pour être maîtrisée, si telle est l'utopie de la collectivité concernée, passe moins par le contrôle d'événements naturels, que rituels (règles de l'art…).

Qu'une vingtaine de spécialistes aux disciplines diverses aient été conviés à commenter les images, ne doit pas faire oublier que l'exposition repose primordialement sur un constat visuel du fait du choix de la photographie comme médium technique d'observation. Or les clichés présentés, qu'ils proviennent du Parc national de la Vanoise, du Musée savoisien, du Service départemental de restauration de terrains en montagne de l'Office nationale des forêts, d'Offices du tourisme ou de collections privées, conditionnent le regard non seulement en déterminant le pas de temps, mais en excluant toute autre registre d'expression iconographique et en introduisant des contraintes instrumentales et professionnelles non intrinsèquement paysagères.

Passé par ce filtre technique, l'échantillon photographique exposé ne peut prétendre donner une image totalement représentative de la Vanoise, que ce soit de manière réaliste ou impressionniste. Il répond plutôt à une systématisation didactique des lieux et des thèmes, qui reflète davantage les préoccupations des collectivités et institutions. Ainsi, la sélection s'est-elle attachée à établir, autant que le fonds rassemblé le permettait, un équilibre dans la représentation des communes et des principales tendances évolutives de notre époque.

Lanslevillard, au début du XXe siècle et en 2007.







Peisey-Nancroix, vers 1910 et en 2007.



Aussois, en 1953 et en 2007.





Au cours d'une quasi randonnée depuis les fonds de vallées jusqu'aux terres de haute altitude on lira, par exemple, les évolutions générales du climat, de la démographie, de l'économie, des moeurs, des politiques urbanistiques, et on percevra peut-être l'évolution d'influences moins lisibles car plus lointaines comme l'internationalisation de la politique agricole, ou plus diffuses comme le droit de propriété, ou plus immatérielles comme les schémas culturels forgés notamment à la Renaissance.
Ainsi, observer un paysage conduit-il finalement en partie à observer l'observateur même. L'exposition *Vanoise, Miroirs du temps* viserait donc à retarder un peu le jugement d'instinct ou de raison qui décide de la compréhension et de l'évaluation d'un paysage, ainsi que de l'action à mener en conséquence, le temps d'un questionnement de nos modèles et de nos expériences esthétiques, éthiques ou logiques entre acteurs, producteurs et consommateurs de paysage.

Jean-Pierre Petit

Ont contribué à l'élaboration de cette exposition

Commissaires d'exposition
Jean-Pierre Petit, architecte-urbaniste
Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement de la Savoie
Marie-Anne Guérin, conservateur du patrimoine, Musée Savoisien, Musées d'art et d'histoire de Chambéry

Coordinatrice des Saisons du paysage 2009
Élisabeth Berlioz, chargée de mission, Parc national de la Vanoise

Recherche de photos anciennes
Véronique Ristelhueber, V.O. Communication, Paris

Reconductions photographiques
gardes-moniteurs du Parc national de la Vanoise ; Véronique Ristelhueber - V.O. Communication.

Conception graphique expositions itinérantes et mobilier
Jean-Pierre Petit et François Laborde, Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement de la Savoie
exposition au Musée savoisien
Atelier Le Cicero Chambéry
et Musées d'art et d'histoire de Chambéry
supports de communication
neWaru Chambéry

Responsable de l'Observatoire photographique des paysages de la Vanoise
Véronique Plaige, chargée de mission Parc national de la Vanoise

Animation de la mise en place de l'Observatoire photographique des paysages de la Vanoise
Caroline Mollie-Stefulesco
Responsable photothèque de l'Observatoire photographique des paysages de la Vanoise
Patrick Folliet, technicien image
Parc national de la Vanoise

Cofinancement
Région Rhône-Alpes
Département de la Savoie
Ministère chargé de l'environnement

Contribution aux commentaires
Yves Belmont,
Conseiller d'architecture – DRAC Lyon
Bruno Berthier, Maître de conférences d'histoire du droit – Université de Savoie
Jean-Pierre Blazin,
guide-conférencier du patrimoine
Bruno Bletton, chargé de mission – Chambre d'agriculture de la Savoie
Jean-Claude Bompas, ex-chargé d'études urbanisme – DDE Savoie / S.A.U.
Pascal Bouvier, Professeur agrégé de Philosophie – Université de Savoie
Jacques Damez, photographe – Galerie Le Reverbère, Lyon
Alain-Claude Debombourg, paysagiste, élève Architecte et Urbaniste d'Etat – Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine de la Savoie
Jean-François Dobremez, Professeur des universités honoraire en écologie – Université de Savoie
Jean-Pierre Feuvrier, Ingénieur des eaux et forêts (honoraire) – Office national des forêts / Service de Restauration des terrains de Montagne
François Forray, Président honoraire des Amis du Mont-Cenis, membre de l'Académie de Savoie
Benoît Gervaise, chargé de mission territorial – D.D.E.A. Savoie / S.P.A.T.
Jean-Paul Guérin, Professeur des universités honoraire – Institut de Géographie alpine, Université de Grenoble I
Pierre Judet, Maître de conférence en histoire contemporaine – Université de Grenoble II
Alain Marnezy, Maire d'Aussois, Professeur des universités en géographie physique – Université de Savoie
Isabelle Mauz, Ingénieur-chercheur en sociologie – CEMAGREF, Grenoble
Brien A. Meilleur, Professeur associé en ethnobiologie – Université de Washington
Delphine Six, Physicienne adjoint – Laboratoire de Glaciologie et Géophysique de l'Environnement CNRS / Université Grenoble I

Sources - crédits
Parc national de la Vanoise, Chambéry
Musées d'Art & d'Histoire de Chambéry
Office national des forêts / Service départemental de Restauration des terrains en montagne de la Savoie
Office du tourisme de Saint-Martin de Belleville
Collection V.O. Communication
Collection Christian Gros
Collection Jean-Luc Penna
La Savoie, Chambéry, la Maurienne, la Tarentaise, Léandre Vaillat, librairie Dardel, Chambéry, 1913
D'Aix-les-Bains à la Vanoise, Henri Ferrand, librairie Georg & Cie, Genève, 1907

cathédrale de Chambéry

le chantier de restauration de la façade occidentale de la Métropole



MONUMENTS HISTORIQUES

La façade de la Métropole de Chambéry est un bel exemple du raffinement atteint par le style gothique flamboyant qui jette ses derniers feux au début du XVIe siècle. Sur la structure très sobre de cette église franciscaine a été appliqué autour d'une grande baie à remplages un décor extrêmement fouillé de dais, pinacles, balustrades dont le dessin général comme les détails atteignent un haut degré d'élégance et de virtuosité.



[ci-dessous] arcatures anciennes conservées sous le balcon avant nettoyage.



Cette façade fort bien construite ne poserait aucun problème si la pierre choisie pour la plupart de ses éléments, une molasse locale, ne s'était avérée là comme ailleurs, fragile et sensible aux intempéries. Ce problème est ancien et malgré plusieurs restaurations, la façade se trouvait dans un état indigne, la plupart des éléments sculptés, originaux ou déjà remplacés ou déposés, ayant littéralement fondu.

Les travaux de restauration ont donc consisté, sur les bases d'une étude préalable confiée à mon prédécesseur Alain Tillier, puis d'un projet architectural et technique mené à bien par mes soins, à remplacer un très grand nombre de pierres tout en s'appliquant à conserver et consolider le maximum d'éléments anciens encore en place.

La recherche de la plus grande authenticité est en effet un critère essentiel de la restauration d'un monument historique (la cathédrale Saint-François-de-Sales a été classée Monument historique le 9 août 1906), à plus forte raison sur cette façade déjà reprise plusieurs fois. Cette recherche s'appuie sur les données historiques et iconographiques disponibles, mais dans le cas de la Métropole, les archives anciennes très fragmentaires ne permettent pas d'accéder à des renseignements précis avant le début du XIXe siècle, date de la première représentation exploitable de la façade. C'est donc par un examen très approfondi in situ qu'ont pu être déterminés les principes appliqués.

Les trois portails et les contreforts, bâtis dans des calcaires de bonne qualité, ont pu être simplement nettoyés. Tout le reste de la façade, bâti en molasse, a été l'objet de traitements différents et complémentaires selon les



Nouveau culot sculpté

éléments concernés qui avaient été, soit laissés dans un état de dégradation progressive, soit déjà remplacés à une ou deux reprises, soit purement et simplement déposés.

Des matériaux différents ayant déjà été utilisés (molasse de bonne qualité à l'origine, mais très fragile, molasse de très mauvaise qualité à la fin du XIXe siècle et calcaire blanc de substitution au milieu du XXe siècle) on imagine facilement combien le choix de la pierre nouvelle à mettre en œuvre a pu être délicat. Il fallait que cette pierre soit proche par l'aspect, par la densité et par la couleur de la molasse d'origine, mais que ses qualités techniques soient nettement meilleures. En fonction de ces critères, c'est un grès d'Alsace qui a été choisi, assez solide pour



La façade restaurée.

[de haut en bas] nouveau culot sculpté.
Nouveaux dais sculptés.
Aquarelle de Joseph Massotti
(Parme 1766-Chambéry 1842),
la cathédrale au début du XIXe siècle,
coll. Musées d'art et d'histoire de Chambéry.





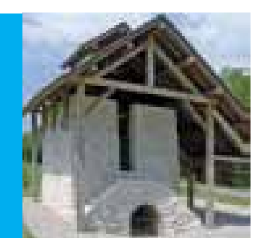


résister aux intempéries et à la pollution, assez tendre pour permettre tous les raffinements de sculpture, et assez proche de la couleur gris clair des parements d'origine.
Les lignes architecturales de la façade sont aujourd'hui beaucoup plus lisibles, le tracé complexe du jeu d'accolades, de pinacles, de crochets, de rinceaux, de moulures qui les compose ayant été ravivé par les tailleurs de pierre après examen approfondi des vestiges souvent ténus encore en place et des traces laissées sur le mur par les éléments déposés.
Le décor sculpté a été à proprement parler ressuscité puisqu'il avait en grande partie disparu. Ne restaient en place et en bon état que les arcatures situées de part et d'autre du grand portail sous le balcon et les parties hautes de la frise entourant la baie d'axe. Paradoxalement l'état de conservation de ces éléments abrités est parfait, et leur nettoyage a consisté en un simple dépoussiérage pour qu'aucune altération inutile ne puisse se produire.
La qualité de cette sculpture atteste du haut niveau atteint à la fin de l'époque gothique par l'art savoyard et peut être comparée aux meilleurs exemples du temps comme la Tour de Beurre de la Cathédrale de Rouen, la Tour Saint-Jacques de Paris, Notre-Dame des Marais de Villefranche-sur-Saône, la chapelle des Bourbons de la Cathédrale de Lyon ou le monastère royal de Brou.
Ces exemples prestigieux ont inspiré les sculpteurs d'aujourd'hui qui ont déployé tout leur savoir-faire dans les pittoresques détails humains, animaliers ou végétaux qui sont la sève de cet art virtuose, déroulant ceps de vigne, choux frisés, escargots ou personnages satyriques, blasons et chiffres des donateurs, sans jamais perdre de vue la composition d'ensemble.
L'entreprise Comte chargée de l'échafaudage, de la maçonnerie et de la pierre de taille a travaillé en liaison étroite avec l'atelier Mainponte chargé de la sculpture des éléments les plus délicats. Les travaux d'accompagnement ont été confiés à l'entreprise Euro Toiture pour la charpente de l'auvent, à la Miroiterie des Savoies pour les vitraux, à l'atelier Thomas pour leur protection et aux Métiers du Bois pour la restauration des portes. Isabelle Rosaz, restauratrice de peintures murales, a atténué les dommages du temps apportés au tympan du portail principal.
Ce sont ainsi les équipes d'origine de la conception de la façade qui ont été reconstituées cinq cents ans plus tard pour transmettre dans les meilleures conditions aux générations futures l'un des chefs d'œuvre de l'art savoyard. Sous les feux du soleil couchant, les ombres redonnent vie au relief retrouvé des niches à pinacles qui encadrent la baie centrale dont le remplage a retrouvé toute sa vigueur, et un camaïeu de gris allant du blanc cassé au vert témoigne des différentes campagnes de restauration sans nuire à l'unité d'ensemble.
Seul le tympan du portail principal, qui n'est que l'écorché de dispositions anciennes plusieurs fois modifiées, semble attendre qu'on lui redonne une peu de l'éclat qui fut le sien. Les Chambériens comme l'État propriétaire et le clergé affectataire souhaitent unanimement qu'un nouveau décor contemporain vienne mettre là un digne point d'orgue à la riche histoire artistique de la Métropole.

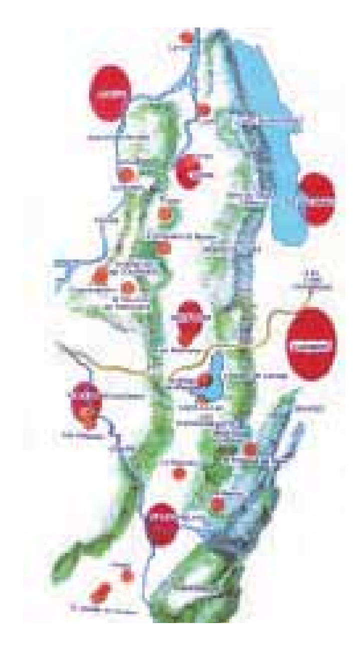
Jean-François Grange-Chavanis

l'aventure des tuiliers

en Avant-pays savoyard



PATRIMOINE INDUSTRIEL





L'Avant-pays savoyard (Petit-Bugey) est un espace original riche de montagnes et d'eau, qui fut longtemps enclavé et cependant frontière entre France et Savoie. Sans doute en raison de sa ruralité, ce pays a su conserver un bâti ancestral abondant, parfois prestigieux qui témoigne d'une activité artisanale simple et forte, dont celle des tuiliers locaux et qui se lie avec bonheur aux paysages bocagers, mollement façonnés par l'érosion glaciaire. Après cinq ans d'enquêtes de terrain et de recherches d'archives, un ouvrage voit le jour en 2009 présentant l'activité des tuiliers à travers quatre siècles d'histoire de ce pays, et sert de fil d'Ariane pour parcourir les grandes étapes de son évolution, après les Romains, de la féodalité à la structuration de la monarchie absolue de Piémont-Sardaigne, au divorce qui emmena la Savoie dans les bras de la France – un mariage pour le meilleur et pour le pire – et la confronta à la Révolution industrielle.

Cet ouvrage de 288 pages comporte 102 figures, cartes ou photos étayant les explications techniques et historiques. De plus, 45 planches de photos hors-texte permettent au lecteur de retrouver dans les paysages et habitats actuels la troisième dimension : celle du temps. C'est la fédération des associations de protection du lac d'Aiguebelette (FAPLA) qui édite cet ouvrage, avec l'aide de la région, du département, de la communauté de communes du lac d'Aiguebelette (CCLA), du programme « Leader + ». Ceci témoigne de sa volonté de faire un tout cohérent entre préservation d'un patrimoine naturel et connaissance et protection d'un patrimoine culturel. Espérons que cette démarche saura contribuer à préparer pour les nouvelles générations un pays serein et durable, respectable.

La zone d'étude, centrée sur l'Avant-pays savoyard, conserve la mémoire de plus de 30 tuileries qui se sont succédé dans le temps, après le Moyen Âge, en correspondant à des types nettement différents.

Une première période, énigmatique, est celle de la présence romaine qui a saupoudré la région d'abondants tessons de *tegulae*, en particulier le long de la grande voie reliant le col Saint-Michel au pont sur le Guiers et rejoignant finalement Vienne. Il se pourrait que des *tegulae* aient été fabriquées à Aiguebelette, au « Grand Plat », où affleure l'argile hauterivienne.

Pendant dix siècles environ, la fabrication des tuiles sera abandonnée, et même oubliée, surtout au profit du chaume de seigle qui était un sous-produit bon marché de l'agriculture, malheureusement combustible. Dès le XVe siècle, les ducs de Savoie ordonnèrent à leurs sujets habitant les villes de prévenir les incendies et de changer de type de toiture, sans beaucoup de résultats.

Seuls quelques nobles fortunés se lancèrent dans la fabrication de tuiles, probablement en



Inauguration du four restauré de la tuilerie Fontaine, à La Balme, le 13 juin 2009.

faisant venir de l'étranger (France, Suisse, Italie), des artisans tuiliers maîtrisant la technique. On retrouve ainsi au château du Villard à La Chapelle-Saint-Martin, des tuiles ouvragées très similaires à celles du château d'Yverdon en Suisse (1).

Ici, la Mappe sarde (1730-1738), ordonnée par Victor-Amédée II, mise en oeuvre par Charles-Emmanuel III, fait état de deux tuileries. Ce n'est qu'au milieu du XIX[e] siècle que les tuileries artisanales se multiplient, avec une certaine aisance financière qu'attestent la reconstruction ou l'agrandissement des églises.

Là où existe de la bonne argile, se créent de petits ateliers tenus par des paysans pluri-actifs, trouvant l'argile dans leurs terres les plus humides, brûlant leur bois pour chauffer le four rustique et, sans doute, se copiant les uns les autres (2). Quelques ateliers aborderont le XX[e] siècle avec plus de force : le four est assez vaste pour cuire 20 000 tuiles et briques, il est doublé ; dans la Savoie française arrivent des machines de malaxage et d'extrusion d'une lame d'argile – les *étireuses* – qui donnent directement des *tuiles écailles* ou des plaques passées ensuite sous une presse, qui deviendront des *tuiles mécaniques* (3). La clientèle potentielle augmente ; marquer ses produits devient une nécessité jusque-là inconnue. Mais, avec le chemin de fer, arrive la concurrence impitoyable ! Les prix baissent, certains, pour y faire face, ont-ils essayé de diminuer l'épaisseur des tuiles ? Tous ces ateliers restent familiaux, n'employant que de la main d'œuvre temporaire. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, seuls deux établissements se développeront pour donner de véritables usines avec une vingtaine d'ouvriers ou plus et équipées d'un four de type « Hoffmann ». Ce sont celles des Gerlier à Champagneux et des Cécillon aux Eteppes, près de Pont-de-Beauvoisin. L'étude de l'Avant-pays nous réservait deux autres bonnes fortunes. A Saint-Christophe-la-Grotte et à Saint-Jean-de-Couz, sont conservés les vestiges impressionnants d'une fabrique de produits réfractaires, l'entreprise Milloz puis Périnel utilisant un dépôt éocène de silice très pure (4). C'est là un patrimoine industriel de très grande valeur.

L'autre surprise est aux antipodes de la première : jusqu'au milieu du XX[e] siècle, des fours à briques et à tuiles comme celui de la tuilerie Balmonet à Lucey assurèrent leur survie en ajoutant à leur fabrication habituelle la cuisson de la chaux pour préparer la bouillie bordelaise des vignerons (la découverte du ciment artificiel avait fait disparaître les traditionnels fours à chaux). L'exercice était périlleux : 1 100° pour la chaux, pas plus de 850° pour les tuiles, mais le tuilier est astucieux : les tuiles sont disposées dans le four au dessus des pierres ; peu réussissent cette prouesse !

Cependant notre travail d'investigation allait connaître plus qu'une « cerise sur le gâteau », quelque chose que nous avons ressenti comme une harmonieuse adhésion collective à ce que nous aimions. Nous avions étudié en détail la tuilerie Fontaine à La Balme, dont la ruine, enfouie sous des lierres, cernée d'arbres et de broussailles, était au bord du Rhône et de la toute récente vélo-route. Le généreux René Fontaine offrait à la commune le terrain et le bâti. Dès lors que la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie apportait son aide, que la communauté de communes de l'Avant-pays savoyard participait à cette entreprise avec l'intervention efficace de M. Christophe Maurel, la commune de La Balme se sentait soutenue et s'engageait. Grâce à un travail patient et scrupuleux dirigé par Dominique Perron, Architecte du patrimoine, nous disposons d'un remarquable four, finement restauré et couvert d'une très belle charpente, à côté du manège original, destiné au brassage de l'argile, exhumé des limons apportés par les crues du Rhône, et qui témoigne de l'ingéniosité du tuilier.

Les cyclistes, promeneurs ou canoteurs pourront faire halte dans ce très beau lieu, y casser la croûte en lisant les panneaux explicatifs qui leur feront découvrir cette page de l'artisanat local jusque là oubliée. Voilà, nous semble-t'il, un élément exemplaire d'une démarche d'écotourisme. Il faudrait, dès que possible, offrir au visiteur un exemple de maison d'habitation rurale en pisé, à toit à 4 pans, avec sa grange et son puits, très caractéristique de la vie traditionnelle de cette partie du Haut-Rhône.

Avec le problème du réchauffement climatique, dont plus personne ne doute aujourd'hui, une chance nouvelle de développement de ce tourisme à échelle humaine s'offre à ce pays pourvu que son terme essentiel – le Rhône – soit utilisable sans réserve pour le canotage, la baignade et la pêche.

Jean Maret
Michel Tissut

Bibliographie

1. Grote Michèle. Les tuiles anciennes du château d'Yverdon. In *Daniel de Raemy* : *Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230-1330).* Cahiers d'archéologie romande, 99, 2004.
2. Sage René et Marcelle. Un village du bas-Dauphiné : Saint-Jean-d'Avelanne. *Le Monde alpin et rhodanien*. Grenoble, 1976.
3. Cartier C. Briqueteries et tuileries. De la brique de campagne à la brique vernissée. *L'archéologie industrielle en France*. N°39.2001
4. Mermillod F. Les carrières de Saint-Jean-de-Couz ; in *Revue Savoisienne* tome 3, 1872.



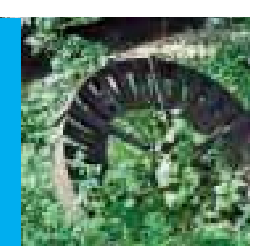




Le four de la tuilerie Fontaine avant et après restauration, La Balme.

inventaire patrimonial de l'eau en pays de Savoie

aux sources d'une étude territoriale thématique



PATRIMOINE INDUSTRIEL



Vue générale de l'usine hydroélectrique du Foulon (Nord, Nord-Ouest), Saint-Pierre-d'Entremont.



L'Assemblée des Pays de Savoie, en février 2008, a validé les conclusions de l'étude de préfiguration d'un inventaire sur les prises d'eau à usage industriel et thermal en Pays de Savoie. La volonté de connaissance de ces champs patrimoniaux a été suivie par le lancement de l'inventaire sur le département de la Savoie en septembre 2008, la Haute-Savoie va s'engager prochainement dans la phase opérationnelle.

Un sujet d'étude à délimiter

Deux années d'étude vont être consacrées au patrimoine hydraulique sous les angles industriels, thermaux et artisanaux dans une moindre mesure. Deux critères ont été établis pour l'inventaire :

– le champ historique est compris entre les années 1850-1860 jusqu'à nos jours. Ce choix est principalement orienté en raison de la thématique industrielle majeure de l'inventaire. Ce resserrage temporel n'est cependant pas rigide, des sites artisanaux ayant eu une transition industrielle seront inclus.

– l'état matériel des sites est le deuxième critère, seules les prises d'eau (sites et mobiliers compris) encore en place seront inventoriées. Il était nécessaire de limiter ce facteur pour ne pas tomber dans un inventaire sans limite.

Au regard de la thématique, l'échelle de travail choisie est le bassin versant ainsi la Savoie comprend quatorze bassins pour 305 communes et 6028 km².



Des archives au terrain

Une phase d'enquête documentaire a été nécessaire avant d'arpenter le département. La préparation a consisté en la recherche d'informations sur les sites hydrauliques dans les archives départementales, notamment de la série S (Travaux publics et transports, 1860-1940), ainsi que dans celles des administrations déconcentrées de l'état, telles la Direction Départementale de l'Equipement et de l'Agriculture (ex : DDAF) et la Direction Départementale des Affaires Sociales et Sanitaires. Ces dernières disposent d'informations sur les aménagements hydro-électriques (DDEA) et sur le thermalisme (DDASS).

L'étape suivante fut de croiser ces données avec le cadastre afin de localiser le parcellaire comprenant les sites déjà identifiés et de trouver des zonages s'approchant de la typologie d'un site hydraulique (canal d'amenée, de fuite, bief). Une fois le corpus des sites établi, la phase de terrain a pu débuter.

Celle-ci finalise l'enquête grâce à une description (technique, physique et architecturale) in situ permettant de modéliser l'espace d'une implantation et ses caractéristiques. Des prises de vue et des relevés topographiques sont réalisés afin de compléter le dossier d'inventaire. De plus, le terrain offre la possibilité d'entrer en contact direct et de sensibiliser les propriétaires face à leur patrimoine. Il ne faut pas négliger les informations pouvant être recueillies auprès des propriétaires qui disposent de la mémoire du lieu.

La finalité de cette enquête est de dresser des typologies d'implantations historiques, géographiques et techniques car les usages de l'eau racontent une histoire artisanale, industrielle mais aussi une histoire de la médecine. Le travail sur les deux départements amènera une perspective intéressante aux regards des évolutions de ceux-ci.

Yannick Milleret

Conduite forcée alimentant l'usine du Foulon. La roue hydraulique est un témoin des usagers de l'eau sur ce site.

avec vue sur lac

au Musée-Château et Palais de l'Ile, Annecy

« Avec vue sur lac », titre un brin provocateur qui emprunte son vocabulaire aux publicités immobilières, le public s'interroge sur les origines de notre admiration esthétique pour les paysages lacustres. Comment les artistes ont-ils progressivement perçu ces rivages, comment les ont-ils mis en scène ? Au-delà d'une déclinaison de l'histoire de l'art, c'est une approche culturelle et sociétale du sujet qui est proposée à travers plus de 150 œuvres, peintures, carnets de croquis, gravures, aquarelles, affiches mais également produits manufacturés, de la montre au papier peint, extraits cinématographiques, études d'architectures de villégiature, photographies et films de famille ou encore déclinaison des discours les plus contemporains du « marketing » lacustre.

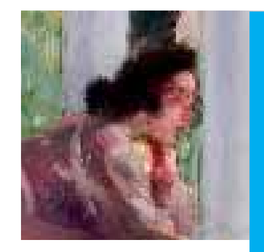
L'exposition s'ouvre sur le *livre d'Heures à l'usage des Antonins* (Bibliothèque du Patrimoine, Clermont-Communauté), enluminé vers 1460, témoignage des premières représentations lacustres. Mais c'est encore le lac utile qui est mis en avant, protecteur, nourricier et source de richesse économique. Il faut attendre le XVIIIe siècle pour qu'apparaisse véritablement la notion moderne de « paysage », sous l'influence des théoriciens anglais. Le goût du voyage se répand, l'envie de se laisser surprendre par la découverte d'un point de vue « pittoresque » ; les artistes multiplient les « courses de paysage » emplissant leurs carnets de croquis pris sur le vif et réutilisés en atelier à l'arrière-plan des tableaux. Le sentiment de la Nature, cher à Rousseau, se retrouve dans les images gravées ou les miniatures, diffusées à travers l'Europe qui introduisent dans les intérieurs une nature bucolique et idyllique.

Au XIXe siècle, sous l'influence du naturalisme de l'Ecole de Fontainebleau, les représentations évoluent. De décor, le lac devient sujet. Comme Courbet, Barthélemy Menn peint le lac Léman, et choisit un fragment de paysage, volontairement non-spectaculaire, étendue d'eau scintillante entraperçue entre un rideau d'arbres. C'est bientôt l'étude de la lumière qui domine, les jeux formels, prémices à l'introspection des peintres de la modernité, comme la Russe Marianne von Werefkin, réfugiée à Ascona sur le lac Majeur. Des colonies d'artistes s'installent au bord des lacs. Le peintre parisien Albert Besnard découvre ainsi les rives de Talloires sur le lac d'Annecy en 1886 et y fait construite une des premières villas de villégiature, dont l'architecture largement ouverte témoigne de sa volonté de vivre avec son environnement.

A partir du XXe siècle, le développement touristique, l'évolution des pratiques des vacanciers modifient considérablement l'image des lacs alpins. Des premières affiches-réclames jusqu'aux dépliants modernes, on assiste à la naissance d'une vision particulière des lacs, toujours ensoleillés, toujours bleus, terrains de jeux pour des vacances actives et sportives. Les lacs sont désormais à vendre, au risque d'y perdre leur identité. La photographie contemporaine montre cependant la permanence du regard contemplatif sur le paysage lacustre. Les oeuvres de Daniel Challe explorent la mémoire de l'enfance, celle des vacances heureuses, tandis que Pierre Canaguier enregistre subtilement l'espace lémanique, espace silencieux mais où les traces de *l'homo touristicus* ne sont jamais très loin.

Loin de se vouloir exhaustive, malgré la richesse du travail du Comité scientifique constitué à l'occasion, cette exposition, qui place l'image au centre de son analyse, reflète la pluralité des approches et des regards qui constituent la culture lacustre européenne. Souhaitons que la présentation de ces recherches ne soit qu'une étape et ouvrent de nouvelles pistes d'étude.

Sophie Marin-David



Albert Besnard, *Vision de Charlotte sur la galerie de Talloires*, 1928. Collection particulière. © Illustria.

Jean-Louis Richter, Aimé-Julien Troll, tabatière, *Vue de Genève et du Mont-Blanc depuis Pregny*, Genève, vers 1815-1820, Genève Patek Philippe Museum.

Catalogue
Avec vue sur lac. Regards sur les lacs alpins du XVIIIe siècle à nos jours », 168 pages, 120 illustrations, Fage éd., Lyon, juin 2009.

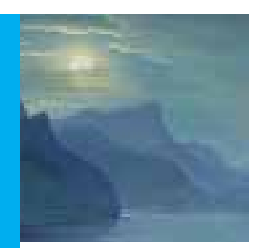






de rive en rêve

songes et visions au bord de l'eau



ACTUALITÉS
EXPOSITIONS

La Châtaignière
Domaine de Rovorée
Domaine départemental d'art et de culture
Espace naturel sensible, Yvoire
Exposition réalisée par
le Conseil général de la Haute-Savoie,
Direction des Affaires culturelles
du 6 juin au 30 septembre 2009,
tous les jours de 10h à 18h
Visites libres ou guidées sur réservation
Renseignements 04 50 72 26 67

« On rêve avant de contempler. Avant d'être un spectacle conscient, tout paysage est une expérience onirique. »[1]



André-Charles Coppier
L'Oratoire du Clos du moine
brou de noix – 23,9 x 15,3 cm
Conseil général de la Haute-Savoie
Acquisition 2008.

Engagée pour trois ans dans un cycle d'exposition sur les lacs, La Châtaignière, domaine de Rovorée, présente en 2009 une approche sensible et poétique des paysages de lacs, à partir de leur dimension symbolique.

La réflexion de Gaston Bachelard dans *L'eau et les rêves* est un point de départ pertinent. Elle se fonde notamment sur le concept *d'imagination matérielle* et prend appui sur les représentations de l'eau dans la littérature, la poésie et les récits de mythes.

« *Nous croyons que la psychologie des émotions esthétiques gagnerait à étudier la zone des rêveries matérielles qui précèdent la contemplation. […] On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages que l'on a d'abord vus en rêve.* »[2]

Bachelard étudie comment la littérature transmet la puissance poétique de l'eau, au-delà du texte, par les images suscitées chez le lecteur. Selon lui, plus que la *forme* de ces images, c'est la *substance* évoquée, la *matière* même de l'eau qui nous touche comme lecteur. Et ce en raison de notre relation intime avec l'élément : « *Il est des heures où le songe du poète créateur est si profond, si naturel qu'il retrouve sans s'en douter les images de sa chair enfantine.* »[3]

Cette exposition propose d'explorer et de transposer les théories de Bachelard dans le domaine de la peinture et des représentations des bords de l'eau dormante. À partir d'un corpus d'œuvres datant pour l'essentiel du XIXe et du début du XXe siècle, nous avons dégagé sept thématiques : *L'eau des origines et de la vie, Reflets et jeux de forme, Le lac des rencontres amoureuses, Contemplation et mélancolie, Voyages heureux, Légendes et forces obscures, Eaux menaçantes.*

Dans cet article nous invitons le lecteur à partager notre démarche autour de deux thèmes : *Reflets et jeux de forme* et *Contemplation et mélancolie*[4].

Reflets et jeux de forme

Narcisse et le narcissisme cosmique

« Comme la vie est un rêve dans un rêve, l'univers est un reflet dans un reflet. »[5]

Ce qui nous intéresse ici, c'est le « destin esthétique » de la rêverie devant le reflet des eaux. Bachelard introduit le concept de *narcissisme cosmique* qui, au delà du narcissisme individuel, conduit l'homme à voir dans le reflet des eaux la beauté de l'univers : « *Peu à peu la beauté s'encadre. Elle se propage de Narcisse au monde […]* »[6]

Cette notion nous permet d'expliquer la fascination des peintres pour la représentation des paysages de lacs et des reflets dans l'eau, « *Le lac est un grand œil tranquille. Le lac prend toute la lumière et en fait un monde* »[7]. Le propos est illustré dans l'exposition par l'aquarelle de Signac, *Vue du Mont-Blanc depuis le lac de Chedde*[8], par *Le Lac de Chedde* de Joseph Auriol ou par les dessins au brou de noix d'André-Charles Coppier[9].

Reflets du ciel, de la lumière, des reliefs environnants de la nature, ou même de l'espace réservé par un ciel vide : comme un double presque parfait de la réalité. « *L'eau donne au monde ainsi créé une solennité platonicienne.* »[10]

Cette conception est à rapprocher des lois qui sous tendent la construction de certains paysages de lac de Ferdinand Hodler, habités par une symétrie rigoureuse : le principe de répétition, en tant que manifestation de l'ordre et de la régularité dans la nature, participe de cet idéalisme : « *L'œuvre révèlera un nouvel ordre des choses et sera belle par l'idée d'ensemble qu'elle dégagera.* »[11]

Ambiguïté psychologique et visuelle

« Où est le réel : au ciel ou au fond des eaux ? L'infini, en nos songes, est aussi profond au firmament que sous les ondes. »[12]

Bachelard met aussi en avant la qualité d'ambivalence psychologique de l'eau : « *Une matière qui n'est pas l'occasion d'une ambivalence psychologique ne peut trouver son double poétique qui permet des transpositions sans fin.* »[13] Cette ambiguïté incite à la rêverie, comme aussi « *la déformation des formes qui permet de voir la matière sous l'objet* », de là « *la richesse métaphorique d'une eau contemplée* en même temps *dans ses reflets et dans sa profondeur* »[14]. La rêverie de l'eau ambivalente est donc à l'origine d'une image ambivalente, indéterminée.

Les peintres de bord de l'eau ont cultivé cette indétermination. Quatre études de François-Auguste Ravier[15] inspiré par Turner, sont présentées dans l'exposition. Dans un registre monochromatique, les eaux-fortes d'Enrico Vegetti font penser à James Whistler : une limite floue

entre ciel et eau, une surface d'eau brouillée proche de l'abstraction. Parti pictural pour le peintre, *oscillation* entre plusieurs images pour le spectateur, la rêverie se transmet de l'un à l'autre.

Quant à Gustave Moreau, les études ont montré qu'il utilisait des paysages de montagne d'après nature comme modèles de ses compositions. La prédilection pour la représentation de l'eau dans ses paysages, qu'il s'agisse de paysages historiques ou mythologiques ou de simples ébauches, témoigne cependant de l'utilisation avant tout symbolique que l'artiste fait de la nature (*Narcisse, Le Soir ou la douleur)*. Les deux ébauches de l'exposition, dites aussi *Paysages aux falaises,* laissent deviner une étendue d'eau dans la partie inférieure. Elles s'inscrivent dans une série de paysages indéterminés dont la composition enserrée entre deux rochers, récurrente chez l'artiste, leur confère une puissance métaphorique[16]. Dans les dendrites de George Sand formant des « paysages imaginaires de lacs »[17] c'est le procédé de création qui nous intéresse, association entre le hasard et la composition : *« Mon imagination aidant, j'y vois des bois, des forêts ou des lacs, et j'accentue ces formes vagues produites par le hasard »*[18].

A travers cette ambiguïté inhérente à toute configuration visuelle, où l'eau joue à la fois comme élément optique et comme élément symbolique, se révèlent l'interprétation de l'artiste et son processus créatif, mais aussi la part active, plus ou moins consciente, du spectateur dans la réception de l'œuvre[19].

Contemplation, Mélancolie

Les figures rêvant au bord de l'eau constituent des archétypes de la méditation et de la mélancolie. Gaston Bachelard explore la composante mélancolique de la méditation au bord de l'eau à travers le *complexe d'Ophélie*, *la barque de Caron,* et la poésie d'Edgar Poe : « *contempler l'eau, c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir.* »[20]

Selon Bachelard, c'est principalement la notion du temps qui passe, la solitude et la mort qui inspirent notre méditation au bord de l'eau, celle-ci remplissant « *une fonction psychologique essentielle* : absorber *les ombres, offrir une tombe quotidienne à tout ce qui, chaque jour, meurt en nous*[21].

Lamartine, Baudelaire, Apollinaire, Verlaine, Mallarmé se font les interprètes de ce sentiment, évoquant les heures du jour et les saisons. Les paysages de bord de l'eau, exaltant les lumières du crépuscule ou les couleurs de l'automne, magnifient cette vision.

Par ailleurs, « *L'iconographie de la mélancolie est […] toujours une iconographie du deuil ; ce qu'elle met en scène est d'abord une absence.* » écrit



Charles Edouard Le Prince, *Promenade de Julie et Saint-Preux sur le lac de Genève*
Huile sur toile, 97,3 x 135 cm, Musée Jean-Jacques Rousseau, Montmorency

Hélène Prigent[22]. Solitude d'une poétesse dans le tableau d'Osbert, solitude de cette femme près d'une tombe au bord de l'eau dans le paysage de Bidauld[23], solitude de Saint-Preux aussi, dans la peinture de Leprince[24].

Ces images de la mélancolie, mais aussi les paysages de soleils couchants ou les scènes nocturnes éclairées par la lune sont dans l'exposition comme des pendants aux figures de sources, de baigneuses et aux matinées radieuses de bords de lac. Elles nous redisent la profonde ambivalence de l'eau qui renvoie à la fois à la vie et à la mort.

Lisse et brillante, l'eau dormante rappelle le miroir dans lequel se reflètent l'homme et les formes de la nature, favorisant l'introspection et la contemplation. Doucement berçante, elle recrée l'ambiance du milieu originel maternel. Eminemment changeante, elle suggère l'instabilité des choses de ce monde, le temps qui passe, et le dernier voyage.

Une vision renouvelée

Le propos se situe donc aux confins de l'histoire de l'art, de la psychologie de la perception, de la poésie des correspondances. Un tel sujet de recherche dépasse le contexte d'une exposition temporaire. Avec ces songes et ces visions au bord de l'eau, nous espérons ouvrir des pistes de réflexion, révéler quelques œuvres, et peut être contribuer à renouveler le regard sur le paysage naturel du lac, tout proche.

Pour être familier à beaucoup, celui-ci n'en garde pas moins son caractère exceptionnel.

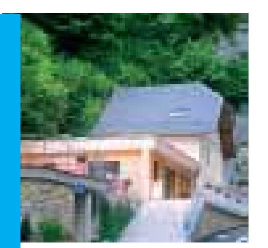
Corinne Chorier

Notes

1. G. Bachelard, *L'eau et les Rêves*, Paris, José Corti, 1942, p. 2.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p.13.
4. Nous prenons appui sur les œuvres exposées mais aussi sur des pièces non présentées.
5. Gaston Bachelard, *op. cit*. p. 67.
6. *Ibid*, p.39.
7. Gaston Bachelard, *op. cit.*, p.41.
8. Paul Signac, *Vue du Mont Blanc depuis le Lac de Chedde*, Musée Alpin, Chamonix.
9. Charles Joseph Auriol, *Le Lac de Chedde*, collection Payot, lot de dessins d'André-Charles Coppier, collections départementales de la Haute-Savoie, Conservatoire d'Art et d'Histoire, Annecy.
10. Gaston Bachelard, *op. cit*.p.69.
11. Ferdinand Hodler, exposé de 1897 à la société des Beaux Arts de Fribourg, cité par O. Bätschmann dans le catalogue de l'exposition *Ferdinand Hodler (1853-1918)*, musée d'Orsay, Paris, éditions de la R.M. N., 2007, p. 152.
12. Gaston Bachelard, *op. cit*. p.67.
13. Gaston Bachelard, *op. cit*.p.17.
14. *Ibid.,* p.73.
15. François Auguste Ravier, Quatre études sur panneaux, Musée d'art moderne de Saint-Etienne.
16. Catalogue de l'exposition *Paysages de rêve de Gustave Moreau*, Musées de Bourg-en-Bresse et Reims, Editions Artlys, Versailles 2004. Ebauches présentées : n°102 et 105, pp.138 et 139.
17. George Sand, Série de dendrites, Musée de la Vie Romantique, Paris. La technique consiste à développer à la plume ou au pinceau des formes imaginaires obtenues par écrasement de pigments sur une feuille de papier.
18. Henri Amic, *George Sand : mes souvenirs*, Paris 1893, cité par Ségolène Le Men « *L'artiste et les hasards de la matière, de Cornélius à George Sand* », in Revue de l'Art, n°137 /2002/3, p.19-29.
19. « *A des degrés divers, toute configuration visuelle est capable de représenter ou d'évoquer simultanément ou successivement plusieurs figures* ». Dario Gamboni, « *Ambiguïté, dissimulation et interprétation* », introduction du dossier de la Revue de l'Art n°137. 2002/3.
20. Gaston Bachelard, *op. cit*. p.60.
21. *Ibid.,* p.77.
22. Hélène Prigent, *Mélancolie, les métamorphoses de la dépression*, Paris RMN, Gallimard 2005.
23. Alphonse Osbert, *Solitude,* Jean-Joseph Xavier Bidauld, *Paysage à la rivière et au tombeau*, musée d'Art moderne de Saint -Etienne.
24. Charles Edouard Leprince, *Promenade de Julie et Saint-Preux sur le lac de Genève*, Musée Jean-Jacques Rousseau, Montmorency. L'épisode représenté est tiré de la XVIIe lettre de la quatrième partie de la Nouvelle Héloïse.

Saint-Christophe-la-Grotte

les grottes des Echelles deviennent le site de Saint-Christophe-la-Grotte



ACTUALITÉS EXPOSITIONS

Le site de Saint-Christophe-la-Grotte, à la limite entre la Savoie et le Dauphiné, est un passage naturel entre les montagnes, creusé par les eaux glaciaires pendant des milliers d'années. Deux cavités souterraines, aujourd'hui équipées pour le tourisme, témoignent de cette formation géologique.

Ce paysage pittoresque, ainsi sculpté, a permis aux hommes d'ouvrir ici une voie de communication, joignant la plaine des Échelles à Chambéry. Au XVIIe siècle, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, décide d'aménager le défilé en voie carrossable afin de relancer le grand itinéraire commercial Lyon-Turin par le Mont-Cenis et de rendre à la Savoie son rôle de « Portier des Alpes ». Pour célébrer ces grands travaux, il fera ériger à sa gloire un monument aujourd'hui inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté du 22 juillet 1952. On appellera plus tard cette route royale, *La Voie sarde*.

Après le percement du Tunnel des Échelles, au début du XIXe siècle, les grottes on été mises en tourisme, ainsi le site se visite depuis 1886.

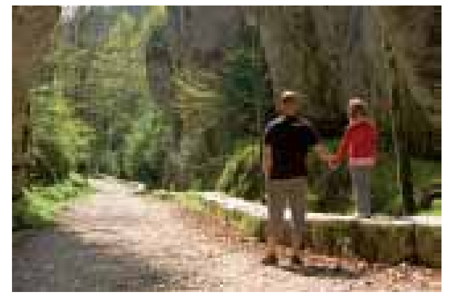
Aujourd'hui, ce site touristique reçoit environ 10 000 visiteurs par an. Devant l'augmentation constante du nombre de visiteurs chaque année, il était primordial de reconstruire un véritable espace d'accueil et du même coup, de renouveler l'offre du site. Les travaux du bâtiment d'accueil viennent s'inscrire dans un projet global de rénovation des infrastructures touristiques du site mené par la Commune de Saint-Christophe-la-Grotte depuis 2001.

Après de nombreuses années d'exploitation, le site avait besoin de retrouver une identité visuelle cohérente, à travers les différents supports de communication, qui correspondent à tous les éléments composant la richesse et la diversité de son patrimoine. Ainsi, les Grottes des Échelles sont devenues le site de Saint-Christophe-la-Grotte. Après une inauguration officielle avec les élus du Territoire et les partenaires des réseaux touristiques, c'est au grand public que nous avons offert la possibilité de redécouvrir le site dans une ambiance festive durant tout un week-end, les 4 et 5 avril derniers.

Un nouvel espace d'accueil

Ce nouveau bâtiment de 120 m² accueille un espace d'interprétation : *Un site et des hommes.* Il présente l'occupation humaine du territoire de la Préhistoire à nos jours. Une partie importante de cette scénographie est dédiée aux premiers hommes en Chartreuse dont les traces sont attestées dans les grottes Jean-Pierre I et II à Saint-Thibaud-de-Couz et sur les plateaux

Vues du défilé et de la *Voie sarde.*







Aperçus du nouvel espace d'interprétation : un site et des hommes.



Pratique

Les nouveaux aménagements ont été rendus possibles grâce aux nombreuses aides financières des différentes institutions. Après l'obtention d'un PER, Pôle d'Excellence Rural, pour la Vallée du Guiers qui a lancé le projet de rénovation du site.

La fréquentation du site a été ces quinze dernières années autour de 10 000 visiteurs par an.
Depuis sa professionnalisation en 2004, grâce au programme d'aide européen, *Leader* +, de nombreux projets ainsi qu'une communication de plus en plus importante ont pu être mis en place et ont permis une augmentation du nombre de visiteurs.
2005 > 9 400 visiteurs
2006 > 9 920 visiteurs
2007 > 10 070 visiteurs
2008 > 11 000 visiteurs

Ouverture du site
Avril, mai, juin, septembre et vacances de Toussaint
Du mercredi au samedi : 14h-18h
Dimanche et jours fériés : 10h-18h
Juillet – août
Tous les jours de 10h à 19h
Octobre
Samedi et Dimanche : 14h-18h
Accès : à 20 mn de Chambéry par la D1006 en direction du Parc naturel régional de Chartreuse.

www.animgrotte.com
info@animgrotte.com

Réservation billetterie
06 79 56 23 76 / 04 79 65 75 08





dominant Saint-Christophe, il y a 14 000 ans… Dans ce même bâtiment, les visiteurs pourront trouver également la billetterie, un espace de convivialité et une boutique en lien avec les territoires Chartreuse et Avant Pays Savoyard. Ces aménagements permettent un accueil des visiteurs de qualité et répondent désormais à la beauté pittoresque du défilé.



L'abri sous roche de la Fru, les premiers hommes en Chartreuse

Dans les années quatre-vingt, plusieurs campagnes de fouilles archéologiques furent entreprises par M. Gilbert Pion, archéologue, et Docteur en Préhistoire, sur les sites de Gerbaix et la Fru, sur le plateau de la Ravoire dominant la commune de Saint-Christophe-la-Grotte. Les fouilles ont révélé la présence de groupes humains de façon saisonnière sur plus de 5 000 ans, entre 14 000 et 8 500 BP (before Present).
Ces habitats préhistoriques, de type habitat de plein air et abri sous roche ont accueilli trois faciès culturels différents (par ordre chronologique : les Magdaléniens de –14 000 à 12 000 av. J.-C., les Aziliens de 11 800 à 9 500 BP, les Mésolithiques de 9 500 à 8 500 BP).
L'abondance du gibier et l'accès par les vallées ont favorisé l'implantation de ces hommes sur les plateaux de Saint-Christophe. À cette époque, la dernière glaciation vient de se terminer et la région est soumise peu à peu à un réchauffement climatique. Un couvert végétal et une faune adaptés à ces conditions nouvelles gagnent le territoire, c'est ainsi que les hommes vont se déplacer jusqu'ici.
L'abri sous roche de la Fru s'étend sur une centaine de mètre au pied d'une petite falaise calcaire orientée à l'ouest.
Les ossements d'animaux et les objets mis au jour lors des fouilles ont fait avancer la connaissance sur la pénétration de l'homme dans les



Alpes du Nord et sur son adaptation à l'environnement. Les variations climatiques entraînant des changements dans la composition de la flore et de la faune ont obligé l'homme à adapter ses techniques de chasse et donc son outillage. Ainsi, l'attribution d'un faciès culturel à une couche archéologique repose sur l'analyse typologique du matériel exhumé.
L'identification des espèces chassées marque une nette prédominance du cerf, du chevreuil et du bouquetin auxquels viennent s'ajouter des restes de chamois, sanglier, loup, marmotte, martre et cheval. L'ensemble du matériel lithique est composé essentiellement de pointes à dos, de grattoirs, de lames à dos et de burins.
Ce patrimoine a été nouvellement valorisé dans l'espace scénographique *Un site et des hommes* qui vient enrichir le site déjà attractif par la majesté du monument dédié au duc Charles Emmanuel II de Savoie, la riche histoire de la *Voie sarde* et la visite des deux grottes naturelles aussi étonnantes que différentes.

Anne Bozonier



le sport est créateur d'art [1]



Affichette du film *Sun Valley Serenade*, de H. Bruce Humberstone, 1941.



ACTUALITÉ
EXPOSITIONS

Maison des Jeux olympiques d'hiver
11 rue Pargoud – Albertville (centre ville)
Tél. 04 79 37 75 71
maisonjeuxolympiques@wanadoo.fr

Exposition
Étoiles olympiques, le cinéma des champions
jusqu'au 10 novembre 2009
de 9h30 à 12h30 et de 14h à 18h,
sauf dimanche et jours fériés
juillet et août de 9h30 à 19h,
dimanche et jours fériés de 14h à 19h



Lorsque l'on visite la Maison des Jeux olympiques, on revit évidemment l'aventure des Jeux olympiques de 1992 en Savoie, on découvre la saga des stations de ski et on retrouve les grands champions du ski ou de la glace. Mais s'attend-on à voir sur les écrans Vittorio De Sica en conversation avec Jean-Claude Killy ? À s'apercevoir que le champion qui dispute une descente olympique n'est autre que David Soul, plus connu sous le nom de Hutch dans une célèbre série policière ? L'exposition *Étoiles olympiques, le cinéma des champions* entremêle allègrement réalité et fiction, enjeux de la compétition et jeux d'acteurs, art de la glisse et septième art.

Les relations entre sport et cinéma sont une découverte étonnante qui a intrigué trois musées de l'arc alpin. Le Musée Olympique à Lausanne, le Musée national de la montagne « Duc des Abruzzes » à Turin et la Maison des Jeux olympiques à Albertville qui se sont lancés à la recherche des vieilles bobines où les stars de la neige et de la glace deviennent des acteurs sous les feux de la rampe.

Mais l'histoire commence avec la mise en scène car c'est la réalité qui inspire la fiction. Dès les Jeux olympiques d'hiver de 1928, le célèbre réalisateur de « Bergfilm » Arnold Franck [2] donne aux compétitions un relief populaire et une puissance dramatique. Les mésaventures des bobeurs Jamaïcains aux Jeux olympiques de Calgary (1988) deviennent emblématiques de la réussite de ces apprentis champions lorsque le film *Rasta Rockett* (1993) de Jon Turteltaub crève l'écran de la notoriété. En 1968 pour les Jeux olympiques de Grenoble, Claude Lelouch réussit avec *13 jours en France* un film au souffle différent. Caméra à l'épaule, il filme l'émotion des anonymes, la transformation d'une ville vers la modernité, l'atmosphère électrique du match mythique de hockey-sur-glace qui oppose la Tchécoslovaquie (médaille d'argent) à l'URSS (médaille d'or) en plein contexte de la Guerre froide. Ses interprètes ont pour nom Jean-Claude Killy, Marielle Goitschel, Peggy Flemming, qui deviennent acteurs de leur propre rôle. Le sport est occasion d'art, selon la formule de Pierre de Coubertin.

Alain Arvin-Bérod [3] analyse ainsi l'évolution parallèle de ces mouvements : « Dès leurs débuts le sport et le cinéma s'inscrivent dans une culture nouvelle, celle de la modernité qui va fabriquer ses propres héros, sur le stade et sur l'écran. Le sportif est une nouvelle figure du héros. Il incarne une image idéale tant sur le plan individuel que collectif. Aujourd'hui avec la présence de l'image médiatique, on utilise indifféremment le mot " star " pour les deux figures, sportive et cinématographique. La construction d'un genre visuel nouveau, le spectacle sportif, est caractérisée par la recherche de la beauté du geste, par des images fortes et par l'intensité dramatique. Ces deux cultures ont en commun de jouer sur les limites du temps et de l'espace, deux éléments indispensables au récit (scénario ou match) réel ou imaginaire ». Lorsqu'ils sont au sommet de leur art, les champions sont réclamés par les studios. Après les J.O. de 1936, Hollywood transforme la patineuse Sonja Henie en super star des comédies musicales, à l'instar de la nageuse Esther Williams. Le triple champion olympique de 1956, l'Autrichien Toni Sailer fait une véritable carrière au cinéma alors que Jean-Claude Killy, également triple champion olympique (1968) fait un unique film où il tient le rôle principal. Mais il passe aussi de l'autre côté de la caméra en coécrivant, en 1986 avec le réalisateur Robert Enrico, le scénario du film de la candidature des Jeux olympiques d'Albertville et de la Savoie. De l'art du jeu aux Jeux de l'art…

Claire Grangé

Affiches provenant du fonds du Museo Nazionale della Montagna, Torino.



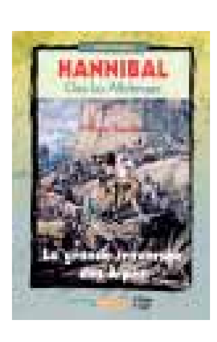
[en haut] Le cinéaste Claude Lelouch filmant les J.O. de Grenoble.

[ci-dessus] Affiche du film *Der Schwarze Blitz* (*L'éclair noir*), de Hans Grimm, 1958.

[ci-contre] Affiche du film *Snow Job* (*28' pour un hold-up*), de George Englund, 1972.

Notes

1. Formule de Pierre de Coubertin, citée par A. Arvin-Bérod, in « Les neiges de Grenoble », éd. 2ponts/coljog, 2008.
2. Arnold Franck (1889-1974), le maître des films de montagne de l'entre-deux guerres, auteur notamment de Der Heilige Berg (la montagne sacrée) en 1926, avec Léni Riefenstahl, Luis Trenker, Hannes Schneider.
3. In Catalogue Étoiles olympiques, éd. Cahier Museomontagna, 2008, français et italien.

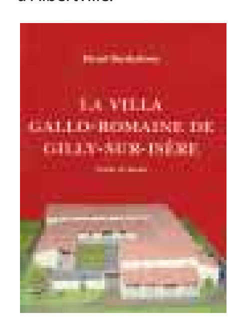


Hannibal chez les Allobroges. 218 avant Jésus-Christ. La grande traversée des Alpes
par Aimé Bocquet, éd. La Fontaine de Siloé coll. Lieux de mémoire, 2009 isbn 978-2-84206-419-8 – 19 €

Aimé Bocquet retrace avec la passion et la science qu'on lui connaît le périple d'Hannibal au travers des Alpes. Loin d'avancer une hypothèse supplémentaire, il veut avant tout réconcilier pragmatisme et érudition en cherchant à expliquer une situation historique. Il ne suffit pas de décortiquer les historiens grecs et romains, il faut aussi se confronter au terrain et aux découvertes archéologiques, qui peuvent apporter un éclairage nouveau sur les récits antiques. Cherchant à replacer le périple d'Hannibal dans le contexte allobroge, nous sommes amenés à découvrir une société obéissant à un système très hiérarchisé, au bellicisme omniprésent, et sachant utiliser les ressources de son territoire au travers de l'agropastoralisme et de l'exploitation des ressources forestières et minières. L'hypothèse de reconstitution de la route suivie par Hannibal est le résultat de la perception du « contexte allobroge », d'une connaissance de la géographie de la montagne alpine, ainsi que d'une science certaine des découvertes archéologiques liées à la période, le tout confronté à une lecture rigoureuse des textes antiques (essentiellement Polybe). Nous ne dévoilerons pas l'hypothèse développé par Aimé Bocquet par égard au lecteur curieux de découvrir par lui-même la logique de l'auteur.

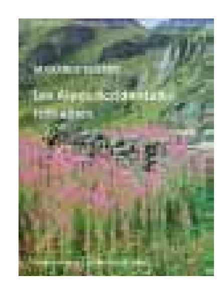
La villa gallo-romaine de Gilly-sur-Isère, Combe de Savoie
par Henri Barthélémy, 2008 isbn 978-2-7466-0232-8 – 9 €

Gilly-sur-Isère est l'un des plus riches sites gallo-romains de l'Isère. Sa situation, le long de grande voie romaine transalpine, près d'un cours d'eau, mais à l'abri des crues de l'Isère, laissant un large espace agricole à disposition, était idéal. De plus, dernière agglomération allobroge avant la frontière avec les Ceutrons des Alpes Graies, un sanctuaire routier s'imposait.
Après 13 ans de fouilles archéologiques, la villa gallo-romaine du Grand-Verger a été entièrement exhumée de sa gangue d'alluvions et de dépôts. Décorée de peintures murales et de mosaïques, elle assurait, malgré sa magnificence, une vocation agricole. Rare villa restituée des Alpes du nord, le site se visite aujourd'hui librement. Quant aux objets trouvés lors des fouilles, ils sont aujourd'hui visibles au Musée de Conflans à Albertville.



Les Alpes occidentales romaines
par Maxence Segard, éd. Errance Centre Camille Jullian, 2009 isbn 978-2-8777-2387-9 – 39 €

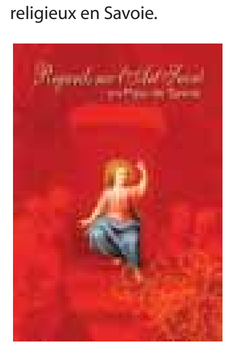
Cet ouvrage est la thèse d'Archéologie que l'auteur a soutenu en 2005 à l'Université de Provence, remaniée pour la présente édition.
Contrairement à l'image communément admise que, durant la période romaine, les Alpes étaient une barrière difficile à franchir avec des zones de vallée romanisées et des reliefs aux populations autochtones hostiles, l'auteur démontre que notre massif a connu un fort développement urbain, ainsi qu'une mise en valeur économique des ressources locales (pastoralisme et exploitation des mines).
Après une introduction brossant le panorama de la recherche historique et de l'histoire de la conquête romaine dans les Alpes, l'ouvrage s'organise en trois parties :
La première s'intéresse aux peuplements et à l'habitat, de la *casa retica* protohistorique aux villes alpines et aux établissements ruraux.



La deuxième traite de l'économie avec un état des lieux de l'occupation montagnarde et de l'exploitation des ressources agro-pastorales, puis minérales, au travers de l'analyse des données paléoenvironne-mentales. Une troisième partie s'attache au paysage des vallées et de la moyenne montagne, puis de la haute montagne, enfin à l'emprise clairsemée de la société sur un paysage encore majoritairement forestier.

Regards sur l'Art Sacré en Pays de Savoie à travers les collections du musée d'art et d'histoire d'Albertville
par Jean-Luc Bourges isbn 978-2-9529533-1-3 – 14 €

Cet ouvrage est le catalogue des collections d'art sacré du musée d'art et d'histoire d'Albertville-Conflans.
Parmi l'ensemble des collections du musée, la collection d'art religieux est importante, cohérente et structurée. Près de 200 objets la composent : pièces d'ameublement, pièces d'orfèvrerie, ornements liturgiques, tableaux, ainsi que de nombreux objets populaires. Mais le pilier de la collection est sans conteste la statuaire, tant en terme quantitatif (29 objets) que qualitatif avec des œuvres d'époque et de facture variées.
Le musée a mené un travail exhaustif de reconnaissance de ces œuvres au travers d'une fiche technique nommant, datant et décrivant l'objet et son contexte.
Le résultat de ce travail est aujourd'hui publié sous la forme de ce petit ouvrage, bien pratique pendant ou après la visite pour appréhender la richesse et la variété de l'art religieux en Savoie.



Souvenirs d'Annecy. Ecrivains et peintres
par Alain Bexon et Georgette Chevallier éd. Itinera Alpina, 2008 isbn 2-913190-07-3 – 49 €

Regards croisés sur Annecy. Alain Bexon et Georgette Chevallier ont eu cette merveilleuse idée d'associer deux arts majeurs : la peinture et la littérature pour une



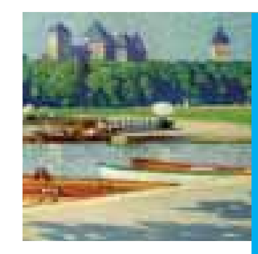
évocation de cette ville entre lac et montagne. Une visite à partir de regards d'artistes qui nous plongent dans le mystère de la nostalgie annecienne.
Cette anthologie est passionnante et mêle avec bonheur regards littéraires et émotions picturales.
Des peintres paysagistes au romantisme délicieux aux artistes du XXe s., sans oublier les représentants de la peinture médiévale, tous ont poursuivi avec une talentueuse obstination cette même quête de représentation du paysage annecien.
Poésies romantiques ou lyriques, impressions fugitives imprégnées de nostalgie onirique, brèves notes de voyage, élans platoniques ou envolées amoureuses, plaidoyers ou panégyriques, chroniques légères ou narrations raffinées, quelle qu'en soit la forme, cette extraordinaire profusion de « souvenirs d'Annecy » compose un florilège qui ne manquera pas nous réjouir.

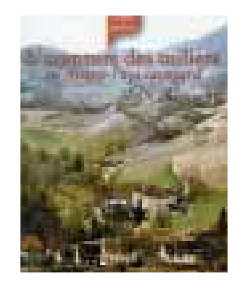
Entre Piémont et France : la Savoie déroutée, 1848-1858
par Sylvain Milbach éd. Université de Savoie, 2008 isbn 978-2-915797-50-3 – 18 €

1848, année du réveil des nations et de l'avènement de la démocratie en Europe… La Savoie n'y fait pas exception, puisque c'est à cette date qu'elle entre dans l'ère constitutionnelle : le roi de Sardaigne Charles-Albert garantit par le *Statuto* les libertés fondamentales à ses sujets. Sylvain Milbach s'attache dans cet ouvrage à expliquer la mise en place de clivages politiques qui perdureront bien après le Rattachement de la Savoie à la France en 1860. De nouvelles élites démocrates et libérales s'affrontent aux élites savoyardes conservatrices.



De cet affrontement naît l'idée que la Savoie n'a plus grand-chose en commun avec le Piémont transalpin. L'idée de séparation est alors une évidence pour beaucoup et conduit à l'Annexion de la Savoie à la France, puis à l'Unité italienne.





L'aventure des tuiliers en Avant-Pays savoyard
par Jean Maret et Michel Tissut éd. FAPLA, 2008 isbn 978-2-9533417-0-6 – 20 €

Cet ouvrage est une découverte en perspective, sur plusieurs siècles, de la vie d'une communauté humaine caractérisée par une profession, celle de tuilier, et par un lieu rural, enclavé, porteur de mémoire, l'Avant-Pays savoyard, dans la zone de frontière entre la France et les états de Savoie.
Du matériau de départ : l'argile, que l'on retrouve en abondance dans l'Avant-Pays savoyard, au produit fini, il faut en passer par toutes les phases de fabrication. Le savoir-faire, perdu lors du déclin de la civilisation romaine, en a été redécouvert au XVIe siècle, et la production s'est faite localement dans de nombreux petits ateliers. Les différents sites de production et l'évolution des techniques de construction sont évoqués, de même que la typologie de l'habitat, intimement liée au mode de recouvrement des charpentes. Cet ouvrage plonge ses racines dans un terroir, dont les tuiliers seraient les guides, afin de nous faire découvrir un territoire profondément rural.

Vinciane Neel



SAVOIE
CONSEIL GENERAL